Manuels
épistolaires
16a
SHRS
3-004

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lartpistolaire01jauf

COLLECTION

DE NOUVEAUX

LIVRES ÉLÉMENTAIRES.

PAR L. F. ET A. JAUFFRET.

L'ART ÉPISTOLAIRE,

OU

Dialogues sur la manière de bien écrire les Lettres,

Ouvrage divisé en deux parties,

LES PRÉCEPTES ET LES MODÈLES,

Pour servir à l'instruction de la Jeunesse.

PAR A. JAUFFRET.

TOME PREMIER.

Seconde Édition,

A PARIS,

Chez LE CLERE, Libraire, quai des Augustins, N°. 39.

1802.

A ALFRED, ADOLPHE ET JENNY.

En leur faisant hommage de ces Dialogues, je ne fais qu'acquitter la dette du sentiment. Ils m'en ont inspiré la première idée; ils m'en ont fourni les Épisodes, et leurs vœux en ont hâté l'exécution. Puissent-ils, en ornant leur esprit de toutes les connoissances utiles, et

leur cœur de l'amour de toutes les vertus, n'avoir jamais d'autre ambition que celle d'accroître sans cesse les heureux dons qu'ils tiennent de la nature!

PRÉFACE.

UN bon père, qui ne veut rien oublier pour donner à ses enfans l'éducation la plus soignée, me pria dernièrement de lui remettre la note de tous les *livres élémentaires*, que je croyois les plus propres à ses desseins. Il fut surpris de ne point y trouver d'ouvrage sur l'*art épistolaire*; et il fut encore plus surpris, quand je l'assurai que toutes ses recherches à cet égard seroient vaines; que je connoissois divers recueils de lettres plus ou moins bien faits, mais que tout ce qu'on

avoit écrit de mieux sur l'art épistolaire, consistoit dans un chapitre des *Principes de littérature* (par le Batteux), et dans quelques passages isolés de nos meilleures rhétoriques.

Il existe, en effet, des traités généraux et particuliers, qui nous instruisent à fond de toutes les règles de l'art oratoire et poétique. Il existe même des traités qui nous apprennent, dans le plus grand détail, comment il faut conduire l'action d'une pièce pour faire une bonne comédie, connoissance dont la plupart des hommes n'ont que faire, et il n'existoit jusqu'ici que des morceaux détachés sur l'art épistolaire, dont nul homme ne peut se passer.

Ce vuide, dans l'instruction de la jeunesse me frappoit depuis long-temps, et l'idée de le remplir pour

quelques jeunes amis, auxquels je dédie mon ouvrage, me le fit entreprendre. Si je l'offre maintenant au public, c'est que par la nature de son objet, il a droit d'intéresser tous les parens et tous les instituteurs, de réveiller leur zèle sur une des parties les plus importantes et les plus négligées des études classiques, et qu'il leur présente un tableau des moyens les plus propres à faciliter aux enfans et aux adolescens l'exercice du genre épistolaire, et à les y perfectionner.

Noms des Interlocuteurs des Dialogues.

VALINCOUR, père de Charles et d'Émilie.

CHARLES.

ÉMILIE.

ALFRED, neveu de Valincour.

JENNY, nièce de Valincour.

ADOLPHE, neveu de Valincour.

DUVAL, parent et ami de Valincour.

JULIE, femme de Duval.

PAUL, CLOTILDE, ÉLÉONORE, } enfans de Duval et de Julie.

AUTRES PARENS, AMIS ET VOISINS.

Le lieu de la scène est une campagne très-agréable, sur les bords de l'Oise, à neuf lieues de Paris. Les interlocuteurs sont plusieurs jeunes cousins et cousines, amis et amies, instruits dans l'art épistolaire par leur papa ou par leur oncle.

L'ART ÉPISTOLAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Préceptes.

DIALOGUE PREMIER.

Importance de l'Art épistolaire.

VALINCOUR, CHARLES, ÉMILIE.

VALINCOUR.

Je suis obligé, mes enfans, d'aller dîner aujourd'hui à Paris; mais,

avant mon départ, j'ai une petite grace à vous demander.

ÉMILIE.

Laquelle, mon papa? Vous savez que vos prières sont toujours des ordres pour nous.

VALINCOUR.

J'ai à écrire quatre lettres assez pressées; forcé de partir sur le champ, il m'est impossible de m'en occuper. Si vous vouliez me suppléer à cet égard, et qu'à mon retour je trouvasse mon courier prêt, vous seriez tout-à-fait aimables..... Vous ne dites mot?

CHARLES.

C'est que je crains de ne pas remplir votre attente.

VALINCOUR.

VALINCOUR.

Comment ! un jeune homme de ton âge, qui a fait bientôt toutes ses études, seroit embarrassé pour écrire deux lettres ! Fi ! cela seroit honteux.

ÉMILIE.

Vous allez, papa, nous donner le sujet de ces lettres.

VALINCOUR.

Voilà, ma fille, la note de celles que tu dois écrire. Charles, voici ce qui vous concerne. Bon jour, mes enfans; lorsque votre maman sera levée, vous lui direz que je l'aime de tout mon cœur, et que je tâcherai de remplir ses commissions.

CHARLES *lit.*

Ire LETTRE. *Écrire à mon cousin*

Duval, pour l'inviter à venir me voir à la campagne avant la fin de l'automne ; lui présenter tous les motifs qui peuvent l'engager à faire le voyage.

IIe. LETTRE. *Compliment de condoléance à mon ami Valsein, sur la mort de son fils aîné.*

CHARLES *court après son papa.*

Papa, papa. . . .

VALINCOUR.

Qu'est-ce donc, mon ami ?

CHARLES.

Je n'entends rien à vos deux notes.

VALINCOUR.

Elles sont cependant bien claires : il s'agit d'écrire à mon cousin.

CHARLES.

Oui; mais je ne sais que lui dire.

VALINCOUR.

Qu'il vienne nous voir.

CHARLES *lisant la note.*

Mais vous voulez que je lui présente tous les motifs qui peuvent l'y engager. J'ignore, moi, quels sont ces motifs.

VALINCOUR.

Belle raison ! Il faut les inventer, les chercher dans ton esprit et dans ton cœur. Ce sont mes affections, mes sentimens pour ce cousin qui doivent t'inspirer. Tu n'ignores pas combien il m'est cher ! Ce brave homme est bon chasseur, il faut lui parler de gibier; la pêche l'amuse,

il faut lui parler de l'étang ; il est naturaliste, il faut lui parler de nos pétrifications et de nos carrières.

CHARLES.

Et ce compliment de condoléance ? Oh ! c'est là, par exemple, ce qui est difficile. . . . Je suis sûr qu'Émilie s'en acquitteroit mieux que moi.

VALINCOUR.

Tu n'as donc jamais écrit de lettres étant au collège ?

CHARLES.

Mon dieu ! non ; excepté celles que je vous écrivois le jour de l'an, et qui m'étoient dictées par mon maître de quartier.

VALINCOUR.

A merveille, mon ami. Tâche

néanmoins, en attendant, de t'en tirer le mieux possible.

CHARLES.

Mais, papa. . . .

VALINCOUR.

Mon ami, je suis obligé de te quitter; adieu. Va mettre à profit ta matinée. (*Charles se retire*). Je ne vois pas pourquoi l'on néglige si fort, dans les premières études, le genre de composition dont l'usage est le plus fréquent dans la vie, dont nul ne peut se passer, qui fait ressortir le mérite, et embellit jusqu'à la médiocrité, d'après lequel on juge tous les jours des hommes, qui souvent décida de leur fortune ou de leurs revers, et qu'il n'est pas permis d'ignorer sans passer soi-même pour

un ignorant. . . . Mes enfans, nous y pourvoirons ; et, à commencer d'aujourd'hui, je ne vous quitte plus que je ne vous aie formé tous les deux dans cet art, selon la mesure de vos talens.

DIALOGUE II.

De quelques Règles de goût et de style.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

Eh bien ! mes enfans, mon courier est-il prêt ?

ÉMILIE.

Oh ! papa, vous êtes arrivé trop tôt ; nous ne vous attendions qu'à la nuit.

VALINCOUR.

Et vous n'avez rien fait de la journée ?

ÉMILIE.

Pardonnez-moi, mon papa ; j'ai appris toutes mes leçons, j'ai fait toutes mes lectures, et, depuis une heure que je suis libre, je viens d'achever ma première lettre.

VALINCOUR.

Réparation d'honneur à Émilie. Et toi, Charles ?

CHARLES.

Moi, je n'ai pas quitté ma chambre depuis votre départ ; j'ai barbouillé pour le moins une main de papier, j'en ai mal à la tête, et je n'ai rien fait qui vaille.

VALINCOUR.

C'est ce qu'il faut voir.

CHARLES.

Je vous prie, papa, de m'en dispenser. Maman vous dira que mon coup d'essai n'est pas un coup de maître.

VALINCOUR.

Je le crois sans peine; mais il est dans l'ordre que je connoisse ce que tu peux faire, pour t'enseigner les moyens de faire mieux.

CHARLES.

J'ai commencé les deux lettres; voilà tout : aucune des deux n'est terminée.

VALINCOUR.

N'importe; va me chercher tes deux brouillons.

(*Tandis que Charles sort pour obéir à ces ordres.*)

ÉMILIE *présentant sa lettre à son papa :*

C'est à votre ami de Marseille que j'écris, pour les fruits secs, les raisins, les figues, les amandes, les pistaches et tous les bonbons de Provence.

VALINCOUR *lit.*

» MON CHER AMI,

» Je vous prie de m'envoyer au » plutôt ma provision de fruits secs » de Provence. Je vous prie d'en » envoyer une bonne provision. Mes » enfans aiment beaucoup les bonnes » prunes de Brignoles, les bonnes » figues marseilloises, les bonnes pis- » taches, les bonnes oranges; et leur » maman vous prie de ne pas oublier, » cette année, de joindre à votre

» envoi quelques bouteilles de bonne » eau de fleur d'orange. Émilie, qui » a entendu parler des melons d'hi- » ver, seroit charmée d'en recevoir » une caisse. »

Émilie, je t'aurois cru plus d'esprit dans tes lettres.

ÉMILIE.

Papa, vous m'avez défendu d'en mettre. (*Charles rentre.*) Vous m'avez dit que le style des lettres doit être naïf.

VALINCOUR.

Oui, mais non pas négligé.

ÉMILIE.

Qu'une lettre est une conversation entre les gens absens; qu'il faut écrire comme on parle.

VALINCOUR.

Oui, « (1) mais c'est à condition qu'on parlera bien ; peut-être même est-on obligé d'écrire un peu mieux qu'on ne parle, même quand on parle bien. On a le temps de choisir et d'arranger un peu ses idées. Que risque-t-on d'avoir bonne opinion de son ami, et de lui donner bonne opinion de soi ? C'est mon ami, je ne fais point de façon avec lui ; c'est-à-dire, que vous réservez les égards, les attentions polies pour les étrangers, pour vos ennemis, ou pour ceux qui vous sont indifférens. Il semble que la part des amis devroit être faite avant celle des autres. »

Ta lettre à mon ami est nue, dé-

(1) Cours de Belles-Lettres, par le Batteux, t. 4, 3. part. 3. sect.

charnée,

charnée, sans politesse, sans urbanité. Tu lui parles comme tu ferois à un commissionnaire en sous-ordre; ton début n'est pas tolérable.

Je vous prie de m'envoyer au plutôt ma provision de fruits secs de Provence. . . .

Je suis bien sûr, malgré toute l'amitié de Déloube pour moi, que si je lui écrivois sur ce ton, je n'en aurois aucune réponse; et il se tiendroit offensé pour la vie.

ÉMILIE.

Ce n'est pas trop joli, j'en conviens.

VALINCOUR.

Quant au style, ma chère enfant, c'est la même épithète dont tu décores tous les fruits de Provence. Les *bonnes* figues, les *bonnes* prunes, les

bonnes pistaches, la *bonne* eau de fleur d'orange : rien n'annonce plus la disette de l'imagination que cette monotonie dans le discours.... Non, ma fille, tu ne te serois pas expliquée si mal de vive voix.

ÉMILIE.

J'ai l'amour-propre de le croire; et si j'en obtenois de vous la permission, je referois la même lettre.

VALINCOUR.

Volontiers. Mais, avant de vous exercer dans le genre épistolaire, ne seroit-il pas important de vous instruire de ses règles, et des meilleurs moyens de vous y perfectionner ?

ÉMILIE.

Je voudrois déjà posséder ces règles, et je donnerois tout au monde

pour connoître ces moyens. Ayez-nous donc vîte un maître.

CHARLES.

Je suis fort de cet avis, et il me sembleroit très-à-propos de remettre jusque-là mon examen. (*Charles en même temps se retire.*)

VALINCOUR *le rappelant.*

Je ne te tiens pas quitte de tes commmencemens de lettres.

CHARLES.

Vous n'y trouverez que ratures.

VALINCOUR *lit.*

» La mort qui vient de frapper » d'une manière si cruelle la tête de » votre fils, ne vous laisse plus de » joie sur la terre ».

Voilà, mon fils, une phrase travaillée, mais qui, loin de consoler mon cousin, seroit propre à jetter le désespoir dans son ame. Les anciens Romains ne prononçoient jamais le nom de la *mort* quand ils parloient d'un ami, d'un parent qui venoit d'expirer; ils disoient : *il a vécu.* Par-là, du moins, ils adoucissoient ce que le nom de la chose présente de trop amer; et toi, tu commences par mettre cruement ce mot en tête de ta condoléance : *La* MORT *qui vient de frapper d'une manière si cruelle la tête de votre fils.* C'est boursoufflé et déchirant tout-à-la-fois. Un compliment de condoléance, pour être bien fait, doit être sans enflure, et se borner aux sentimens d'une juste douleur, que l'ame seule peut dicter. — Est-ce là tout?

CHARLES.

Oui, papa. Le reste, comme vous voyez, n'est que du barbouillage tout pur.

VALINCOUR.

Et l'autre lettre? . . .

CHARLES.

Ne vous présentera que des bouts de phrase.

VALINCOUR *parcourt des yeux cette seconde lettre.*

La saison de l'automne se passera-t-elle sans que. . . . C'est avec impatience que.... J'espère que.... Si vous saviez combien. . . . Je ne sais si nous aurons le plaisir. . . . la joie. . . . Je ne vois en effet là-dedans aucune phrase liée.

CHARLES.

Je vous l'avois bien dit.

VALINCOUR.

C'est donc une seule phrase qui forme le produit net de toutes les pensées de ta journée. Ce n'est pas trop assurément ; mais j'aime ce travail obstiné.

CHARLES.

Quant à moi, je ne l'aime pas ; et si je savois que toutes les lettres que je dois écrire dans ma vie me coûtassent le même travail, j'y renoncerois sans retour.

VALINCOUR.

Plus de courage, mon ami ; tu n'as éprouvé tant d'obstacles en écrivant,

que par l'ignorance des règles et des moyens de l'art épistolaire. Je vous ajourne, mes enfans, à demain matin. C'est moi qui veux être votre maître dans cet art, et, si vous secondez mes leçons, je vous y rendrai dans peu également habiles.

DIALOGUE III.

De deux règles importantes de l'Art épistolaire.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

SAIS-TU d'abord, Émilie, ce que signifie le mot *épître ?*

ÉMILIE.

Épître..... ne veut-il pas dire *lettre ?*

VALINCOUR.

Mais quelle est l'étymologie de ce mot ?

ÉMILIE.

Je l'ignore.

VALINCOUR.

Et toi, Charles, sais-tu d'où il vient?

CHARLES.

Du latin *epistola*. (1)

VALINCOUR.

On disoit autrefois *épistre*. C'est ce mot qui donne son nom à l'art d'écrire les lettres, qui s'appelle :

CHARLES.

L'art *épistolaire*.

VALINCOUR.

Les règles de cet art sont tirées de

(1) *Epistola* vient de deux mots grecs : *stello*, j'envoie; *épi*, vers : *envoyer vers quelqu'un* ; ce qui fait encore donner aux lettres que l'on envoie le nom de *missives*.

la nature de son objet. Que te proposes-tu, Charles, en écrivant à un ami ?

CHARLES.

De lui parler comme s'il étoit présent.

VALINCOUR.

Ton langage ne seroit-il pas différent selon le degré de ton amitié ?

CHARLES.

Oui, papa.

VALINCOUR.

Tu écrirois donc à Joseph d'un ton plus sentimental, plus affectueux qu'à Jules ?

CHARLES.

Oui, papa; parce que Joseph est plus mon ami.

VALINCOUR.

Première règle de l'art épistolaire, mes enfans : distinguer les personnes auxquelles on écrit, et les sentimens qui nous lient à elles. Voilà pourquoi je faisois hier à Émilie le reproche bien fondé de m'avoir fait parler à mon cher Déloube, mon ami de collège, et un des premiers négocians de Marseille, avec un ton de sécheresse qui n'alloit pas plus à mon cœur, qu'il ne me convenoit d'user d'une telle morgue vis-à-vis de mon égal.

ÉMILIE.

Je n'oublierai de ma vie cette première règle de convenance.

VALINCOUR.

Elle t'apprendra qu'il ne faut pas

seulement distinguer les qualités des personnes et les liens qui les unissent, mais les âges, les sexes, les rangs, les conditions, les états, les temps, les lieux, les circonstances.

ÉMILIE.

Que de distinctions à faire, bon Dieu! Comment les retenir!

VALINCOUR.

Avec un peu d'attention et de bon sens. On doit, en écrivant, distinguer entre amis et amis, entre serviteurs et égaux ou supérieurs : c'est une chose convenue. On doit encore distinguer les âges, respecter les égards dus à la vieillesse, et ne pas écrire à un vieillard comme on écriroit à un jeune homme. On doit distinguer les sexes; c'est-à-dire, qu'il ne

ne conviendroit pas qu'Émilie se servît, à l'égard des amis de son frère, des mêmes expressions d'amitié dont elle fait usage dans ses lettres à ses amies.

ÉMILIE.

Je n'aurois garde.

VALINCOUR.

On doit distinguer les rangs. Il seroit en effet par trop bizarre que le soldat écrivît à son général comme il feroit à son camarade. On doit distinguer les conditions.

CHARLES.

Cela s'entend. Lorsque j'écris à mon cordonnier, je lui mande sans façon de venir me prendre mesure de souliers.

VALINCOUR.

On doit distinguer les temps, les

lieux, les circonstances, précepte important que Charles avoit mis hier en oubli dans son début fastueux : *La mort qui vient de frapper la tête de votre fils.* Au reste, mes enfans, c'est à l'usage à vous familiariser avec ces préceptes.

ÉMILIE.

Papa, si nous les transcrivions dans un beau cahier.

VALINCOUR.

Non seulement je trouve cette idée fort bonne, mais l'exécution m'en paroît si nécesaire, que je vous invite l'un et l'autre à ne pas la différer d'un seul instant : je préfere multiplier mes leçons, et les abréger. Allez noter ce que vous aurez retenu de ce premier entretien. Vous me ferez part chaque jour des notes de la veille, et

vous vous rendrez ainsi mes leçons doublement utiles pour l'objet même que nous traitons, le style des dialogues ne différant pas de celui des lettres par sa simplicité.

DIALOGUE IV.

Du style qui convient aux Lettres ; nécessité d'étudier les bons modèles.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

J'AI lu, mes amis, vos dialogues avec intérêt ; ils me donnent le consolant espoir que, dans trois mois, si vous y mettez le zèle de l'émulation, vous en saurez autant que moi sur l'art épistolaire, et vous écrirez sans peine une lettre.

CHARLES.

Dans trois mois ?

VALINCOUR.

Oui mon ami, si tu le veux avec la même obstination que l'exercice de la chasse et de la pêche.

ÉMILIE.

Dans trois mois ! . . . . C'est beaucoup trois mois. . . . et c'est peu.

VALINCOUR.

C'est tout le temps qu'il faut à votre âge, mes enfans, pour apprendre les règles et les moyens d'un art qu'enseigne la seule nature.

ÉMILIE.

Papa, savez-vous ce qui m'a le plus frappée dans votre leçon d'hier. . .

VALINCOUR.

Eh! quoi?

ÉMILIE.

C'est le mot par lequel vous l'avez terminée. Vous nous avez dit que le style des dialogues, par sa simplicité, ne diffère pas de celui des lettres.

VALINCOUR.

Charles peut t'expliquer ma pensée. Il te dira qu'il existe plusieurs sortes de style.

CHARLES.

Le style sublime, le style simple, le style tempéré.

ÉMILIE.

En quoi consiste leur différence ?

CHARLES.

Le style sublime est celui qui, par la grandeur et l'élévation des pensées, la richesse et la force des expressions, la vivacité, la hardiesse

des mouvemens, la noblesse et la beauté des images, éleve l'ame au-dessus des sens, et la remplit d'un certain enthousiasme mêlé de plaisir, de respect et d'admiration.

Le style simple est celui qui convient aux conversations familières. Ennemi de tout ornement éclatant, il évite avec soin tout ce qui sent la pompe et l'apprêt. L'enjouement, la gaieté, la vivacité, tous les charmes de la négligence lui appartiennent; c'est un berger qui se couronne de mille fleurs, et qui n'a jamais connu l'usage des diamans.

VALINCOUR.

Très-bien, mon enfant. La mémoire, comme tu vois, n'a besoin que d'être cultivée: si tu n'apprends pas sans peine, tu retiens pour la vie. Et le style tempéré?

CHARLES.

Ce style tient le milieu entre les deux précédens. Il a plus de force et d'élévation que le style simple, mais moins que le style sublime.

VALINCOUR.

C'est plutôt pour faire une division sensible qu'une division complète, qu'on réduit la multitude des styles à trois espèces. Chacune de ces espèces génériques contient toujours quelques nuances de l'espèce voisine, et ne se montre jamais parfaitement renfermée dans ses bornes. Ainsi donc, deuxième règle de l'art épistolaire: le style des lettres doit être simple, mais comme l'on peut compter autant d'espèces de lettres, qu'il est de genres de discours, le style peut en être tempéré, si le sujet demande

d'être traité d'une manière plus vive, plus hardie, plus sentimentale.

ÉMILIE.

Le style simple et le style familier ne sont-ils pas la même chose?

VALINCOUR.

Non, ma fille. On écrit d'un style simple aux personnes les plus élevées au-dessus de nous, mais non pas d'un style familier. Tout ce qui est familier est simple; tout ce qui est simple n'est pas familier.

ÉMILIE.

J'entends.

VALINCOUR.

La familiarité suppose une certaine liaison d'amitié, un usage libre et fréquent avec les personnes, une espece d'égalité, en vertu de laquelle

on ne se gêne point dans le discours, parce qu'on est sûr que tout ce qu'on dit sera bien reçu, ou qu'on fera grace à ce qui pourroit y être défectueux. Les personnes qui sont au-dessus de nous par leur âge, leur rang, leur crédit, leur savoir, ont le tact si fin en fait d'égards, qu'il est bien difficile de leur échapper quand on leur manque : un mot, un ton, un geste, un semblant, tout est remarqué, senti, jugé.

Quant à la simplicité de style, voici de quelle manière Cicéron la caractérise dans son Orateur.

« Le style simple est sans élévation, conforme aux loix de l'usage, peu différent, en apparence, de la diction commune et populaire, quoique dans le fond il en soit plus éloigné qu'on ne pense. Tous jusqu'aux

moins éloquens, croient pouvoir l'imiter. En effet rien ne paroît si aisé à imiter qu'un pareil style, quand on en juge au premier coup-d'œil : s'agit-il d'en faire l'épreuve, alors on en sent toutes les difficultés. »

ÉMILIE.

D'où-vient cela ?

VALINCOUR.

C'est que, dans le style simple, les mots sont propres et les tours naïfs, c'est-à-dire, que le terme unique est employé, et que la phrase paroît s'être arrangée d'elle-même : ce qui demande plus de travail et d'habitude qu'on ne pense.

ÉMILIE.

Il est cependant des femmes qui, dit-on, excélèrent dans l'art d'écrire,

sans l'avoir appris : telle madame de Sévigné.

VALINCOUR.

Ces femmes avoient un grand esprit naturel; les conversations habituelles d'un monde très-instruit leur tenoient lieu d'instruction journalière. Le desir de briller les rendoit appliquées aux choix de leurs pensées; elles travaillèrent long-temps leur conversation avant de la rendre aussi parfaite que leurs lettres nous la représentent. Ces femmes d'ailleurs, avoient une connoissance suffisante des belles-lettres, de l'histoire; des notions, du moins superficielles, des sciences et des arts. Ainsi leur mémoire leur fournissoit un fond inépuisable d'images, et elles suppléoient abondamment à l'étude des livres par celle

celle du monde. Madame de Sévigné, madame de Maintenon furent de ce nombre.

ÉMILIE.

Si je pouvois imiter leur style !

VALINCOUR.

Tu le peux si tu le veux; je t'en indiquerai le moyen.

ÉMILIE.

Lequel, papa ?

VALINCOUR.

C'est de te former sur le modèle de leurs lettres, comme les élèves dans la peinture se forment sur les tableaux des Lebrun et des Raphaël; c'est de t'exercer à crayonner des lettres d'après leur style, comme tu crayonnes des dessins d'après les originaux des grands maîtres. Mes amis;

je dois même, pour votre plus grand intérêt, vous faire de ce moyen un précepte rigoureux. J'exige de vous que chaque jour vous m'apportiez, avec votre dialogue, la copie, à votre choix, d'une lettre de madame de Sévigné, dont je vais vous confier le recueil, ou de tel autre écrivain épistolaire, que je ne tarderai pas à vous faire connoître.

ÉMILIE.

Oui, papa; mais vous allez nous donner ce recueil; j'ai la plus grande envie de le connoître.

CHARLES.

Et moi aussi.

VALINCOUR.

Il est juste de vous satisfaire : venez avec moi visiter mes tablettes.

DIALOGUE V.

Leçons de goût et de sentiment.

VALINCOUR, CHARLES, son fils.

VALINCOUR.

Ce cadeau valoit, en effet, une lettre de remerciement. Voyons si tu t'en acquittes bien.

CHARLES.

Je suis laconique.

VALINCOUR.

Tant mieux, si tu l'es avec goût. (*Valincour prend la lettre de*

mains de son fils. Il s'arrête aux premiers mots, puis il lit à haute voix :)

« MON TRÈS-CHER ONCLE,

» Le chien que vous m'avez en-
» voyé. . . . »

CHARLES.

Je vais tout de suite au fait.

VALINCOUR.

Oui; mais à la manière de notre bon fermier, dont tu t'es tant moqué la veille de ton départ pour la campagne.

CHARLES.

Comment?

VALINCOUR.

Lorsqu'il t'écrivoit dans sa simplicité villageoise : « L'âne, monsieur,

» que vous aimez tant est à votre » service. » *L'âne*, *monsieur*. *Mon très-cher oncle*, *le chien*. Il faut éviter avec soin ces rapprochemens dans le discours comme dans les lettres; le bon goût les proscrit.

CHARLES.

Je n'y pensois non plus que ma sœur, quand elle écrivoit à sa tante, pour la remercier de sa perruche: *Ma chère tante*, *la perruche*.

VALINCOUR *continue à lire*.

C'est de toi qu'il s'agit.

« Le chien que vous m'avez an- » voyé est *très*-joli et *très*-tapa- » geur. » J'aurois dit: Est *fort* joli et *très*-tapageur. La phrase eût été plus coulante, le style plus varié.

CHARLES.

Je l'avoue.

VALINCOUR.

«Il a aboyé pendant toute la nuit.» Je n'aime pas *il a a*.

CHARLES.

Mais si le chien a aboyé. . . . . Il a aboyé; cela ne se peut dire autrement.

VALINCOUR.

On peut chercher une autre tournure de phrase, où cette consonnance disparoisse.

CHARLES.

Essayez plutôt.

VALINCOUR.

Il n'a cessé d'aboyer pendant toute la nuit.

CHARLES.

Vous avez raison.

VALINCOUR *continue.*

« Le ravage qu'il a fait dans le » parterre est inconcevable. »

Mais où veux-tu donc aboutir avec tous ces détails ? Il me semble qu'il faudroit les laisser ignorer à ton oncle, puisqu'ils ne tendent qu'à désapprécier ses dons.

CHARLES.

Je lui raconte ce qui s'est passé.

VALINCOUR.

C'est en quoi tu trompes son attente,

et le but même de ta lettre. Si tu veux en effet le remercier de son présent, bornes-y ton discours; garde le silence sur les défauts de son chien, et ne lui parle que de ses bonnes qualités : c'est le moyen de plaire à ton oncle, et de lui persuader que ton cœur est sensible et reconnoissant.

CHARLES.

Il l'est aussi.

VALINCOUR.

Je n'en doute pas; mais il ne suffit pas d'être naturellement bon, il faut encore se montrer tel aux autres, non par orgueil ou par ostentation, mais par l'unique desir de contribuer à leur bien être, et d'augmenter en eux la somme de leurs plus douces jouissances; car il n'en

est pas de plus douces que celles qui naissent du sentiment.

CHARLES.

Vous m'apprenez à réfléchir. Je vois qu'en écrivant, il faut moins penser à soi qu'à celui à qui l'on écrit, et que le plus sûr moyen de plaire, soit en écrivant, soit en parlant, est de s'oublier soi-même pour être tout entier aux autres, à leurs affections, à leurs plaisirs, à leur intérêt.

VALINCOUR.

Tu multiplieras chaque jour tes amis, si tu suis constamment ce principe, de ne jamais parler aux autres sans avoir le dessein de les laisser contens d'eux-mêmes, toutes les fois que la vérité n'en sera point blessée.

ÉMILIE.

Est-ce que l'on peut manquer à la vérité par trop de politesses?

VALINCOUR.

Non, mais on cesseroit d'être poli, si l'on cessoit d'être vrai, si, pour capter la bienveillance de quelqu'un, l'on ne rougissoit pas d'être son flatteur, et d'emprunter, pour lui plaire, un autre langage que celui de la conscience.

Soyez donc toujours poli, mes chers enfans, mais sans jamais cesser d'être vrais.

DIALOGUE VI.

Qu'il faut travailler les Lettres avec soin ; et comment ce précepte doit être entendu.

VALINCOUR, CHARLES, ÉMILIE.

ÉMILIE.

COMMENT se peut-il faire, papa, qu'il y ait des gens qui parlent mieux qu'ils n'écrivent; qui brillent dans la conversation, et s'expriment tout de travers dans leurs lettres? Maman a connu plusieurs personnes de son âge qui sont dans ce cas.

VALINCOUR.

Et je citois hier Émilie !

EMILIE.

Oui ; mais je suis encore un enfant.

VALINCOUR.

Dès que tu parles mieux que tu n'écris, les mêmes causes peuvent s'appliquer à toi. Je t'en laisse le juge.

ÉMILIE.

Quelles sont ces causes ?

VALINCOUR.

Un style de prétention, qui cesse d'être naturel, qui devient boursoufflé, souvent rocailleux, ou d'une afféterie ridicule : ce défaut seroit celui

celui de Charles. Un style négligé, où les mots sont classés sans ordre, sans harmonie, sans réflexion, comme la main les pousse : c'est là le défaut d'Émilie. Ainsi, dans le genre épistolaire, les uns pèchent en travaillant trop leur style, les autres en ne le travaillant pas du tout.

ÉMILIE.

Est-ce que les lettres ont besoin d'être travaillées?

VALINCOUR.

Avec le plus grand soin par les jeunes gens.

CHARLES.

Je n'avois donc pas tort de les travailler?

VALINCOUR.

Non; mais tu as tort de les tra-

vailler sans mesure, et de faire de ce travail la gêne, le tourment de ton esprit. Quand je dis qu'il faut travailler ses lettres, je n'entends pas qu'il faille sortir du naturel, et courir après des phrases; ce qui seroit perdre son talent au lieu de le perfectionner. J'entends qu'il ne faut pas écrire au hasard, sans savoir ce que l'on écrit, et sans prendre la peine de lire et de corriger ce que l'on a écrit.

Voici donc, mes amis, ce que je vous conseille. Vous avez à écrire une lettre : suivez d'abord en écrivant le jet de votre imagination. Laissez aller votre plume; ne consultez que la nature. Parlez à la personne à qui vous écrivez, avec le même naturel que si vous étiez en sa présence. Soyez gais ou tristes,

selon que vous seriez affectés devant elle. Mais en écrivant, usez de la liberté de la réflexion pour corriger vos pensées, pour leur donner une forme plus aimable; le tout sans tiraillement, sans efforts, sans recherche. Ne craignez pas de raturer un mot, de substituer une épithète plus convenable, de remplacer une phrase par une autre plus claire, plus coulante, plus laconique ou plus sentimentale, selon le sujet de la lettre. Si les ratures, si les corrections ne se présentent pas d'elles-mêmes, continuez à écrire jusqu'à ce que votre plume s'arrête, et que vous ayez tout dit. Soyez alors vos premiers juges; relisez votre lettre, la plume à la main. Soyez votre critique le plus sévère; raturez, effacez, corrigez, jusqu'à ce que vous soyez

un peu plus contens de vous-mêmes.

CHARLES.

L'embarras de ce travail, c'est qu'il vous oblige à copier sans fin la même lettre.

VALINCOUR.

C'est-à-dire, deux ou trois fois au plus, et il faut s'y borner.

Ce travail peut vous donner quelques instans d'ennui; mais l'avantage en est si grand, que je vous conseille fort de le surmonter. Pour moi, je vous l'avoue, je lui dois tout ce que je puis avoir de facilité dans l'art d'écrire. J'étois, à votre âge, dans le fond d'un département, sans secours littéraire, sans instituteur, n'ayant que moi seul pour guide. J'écrivois fréquemment à mes amis, je travaillois mes lettres, j'en formois un

recueil. Cet exercice journalier de mon imagination et de ma plume n'a duré dans toute sa ferveur que deux ans au plus ; il a suffi pour me former au genre épistolaire pour toute la vie.

CHARLES.

Vous ne travaillez donc plus vos lettres ?

VALINCOUR.

Non ; si ce n'est quand j'écris pour la première fois à quelque personne dont je veux mériter le suffrage, ne fût-ce qu'un simple billet.

ÉMILIE.

Quoi ! vous travaillez alors vos lettres. . . . vous, papa !

VALINCOUR.

Je sais trop combien une première

lettre, ainsi qu'une première conversation, influent sur le jugement que les hommes portent de nous, pour négliger ce moyen de me concilier leur estime. Je ne crois pas que cette estime puisse être achetée à un trop haut prix; et jamais je ne l'ai mise en comparaison avec une rature, une correction et une lettre recopiée jusqu'à deux ou trois fois, quand je n'ai pas été content de la première. Je sais qu'il est des gens dont l'esprit, une fois perfectionné par l'étude, n'a pas besoin de revenir ainsi sur son ouvrage. D'autres personnes gâteroient leur style, si elles y retouchoient. Chacun doit là-dessus consulter le caractère de son esprit, et s'y borner; mais, à votre âge, tous les esprits ont besoin, avant tout, de se perfectionner par l'imita-

tion des meilleurs modèles, et par la composition : deux moyens qui demandent que l'on reprenne souvent son ouvrage sous-œuvre.

ÉMILIE.

Je reconnois à ces mots la vérité de cette maxime de mon vieux Plutarque.

CHARLES.

Que dit-il !

ÉMILIE.

Tu le sais bien, puisque tu assistois hier à ma lecture.

CHARLES.

Je ne m'en souviens pas.

ÉMILIE.

Que tout ce qui est bon coûte de la peine.

VALINCOUR.

Sans doute, mon ami Charles.

CHARLES.

La peine ne seroit rien, si l'on pouvoit réussir.

VALINCOUR.

Vous réussirez avec le travail. *Labor improbus omnia vincit.* Explique ce latin à ta sœur. Adieu, mes enfans.

ÉMILIE.

Que veut dire papa?

CHARLES.

Qu'un travail obstiné vient à bout de vaincre toutes les difficultés.

DIALOGUE VII.

De l'avantage de la composition journalière pour se former au genre épistolaire.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

CHARLES disoit hier qu'un travail obtiné vient à bout de vaincre tous les obstacles, rien de plus vrai, mes chers enfans.

CHARLES.

Mais le travail peut-il nous donner tel don heureux de l'esprit ou du corps, que nous n'avons pas reçu de la nature ?

VALINCOUR.

Le travail, je l'avoue, ne donnera point la vue aux aveugles, ou l'ouïe aux sourds, mais il fera néanmoins quelque chose de semblable.

CHARLES.

Quoi donc !

VALINCOUR.

Il faut, pour vous en convaincre, mes amis, que vous visitiez les deux plus curieuses institutions publiques de Paris, celle des sourds-muets et celle des aveugles. Dans la première, vous verrez qu'avec un travail obstiné de la part des élèves, qui seconde le travail obstiné de la part du maître, le sourd-muet est rendu capable d'exprimer toutes ses pensées avec des gestes ou des signes qui

suppléent la parole, de lire, d'écrire, de dessiner, de calculer, d'imprimer, de converser, de méditer, de s'élever aux idées les plus abstraites. Dans l'institution des aveugles, vous verrez les mêmes efforts de travail conduire à des résultats également admirables, et les aveugles, suppléant à l'organe de la vue par celui du tact, non seulement lire et écrire à leur manière, mais imprimer des livres à leur usage et à celui d'autrui; devenir géographes et artistes, et surmonter ainsi, par les efforts les plus assidus, les obstacles les plus invincibles de la nature.

ÉMILIE.

Oh! papa, que ce doit être curieux! Vous nous y menerez bientôt?

VALINCOUR.

Je vous l'ai promis, mes enfans. Mais quel grand exemple pour ceux qui voient et entendent! Combien ils peuvent faire de progrès avec les avances qu'ils tiennent de la nature!

CHARLES.

Cela est vrai.

VALINCOUR.

Je vous cite ces deux institutions, elles sont sous vos yeux : mais s'il faut y joindre de nouvelles preuves de cette vérité, que les défauts de la nature cèdent le plus souvent à ceux de l'art, je vous rappelerai le plus célèbre des orateurs, Démosthène, qui fut hué d'abord par les Athéniens, et qui finit par conquérir non seulement leur admiration, mais celle de tous les siècles. Honteux, mais non

non découragé d'une première chûte, il comprit que s'il ne parvenoit à corriger le défaut de langue qui le faisoit bégayer lorsqu'il parloit en public, il devoit renoncer à la tribune aux harangues. Que fit-il alors? il se condamna pour un temps à la solitude. C'est vers le bord de la mer que le conduisoient chaque jour ses pas; c'est à la vue de ses flots mutinés, qui, venant se briser sur le rivage, l'accoutumoient au bruit tumultueux de tout un peuple s'agitant à la voix de ses orateurs; c'est-là qu'il venoit haranguer la mer furieuse, et souvent bouleversée jusque dans ses abymes; c'est là que, se mettant un petit caillou dans la bouche pour multiplier ses efforts en parlant, il apprenoit à délier sa langue, et à la diriger au gré de ses vœux; et il vint en

effet à bout de vaincre la nature. Vous voyez, mes enfans, qu'il ne faut que vouloir.

ÉMILIE.

Je veux, moi, papa....

CHARLES.

Ce trait de Démosthène est frappant.

VALINCOUR.

Il ne doit pas l'être en vain pour toi.

CHARLES.

J'espère qu'il ne le sera pas.

VALINCOUR.

Excellente résolution, mon cher ami, qu'il faut seconder tout-à-l'heure. J'aime bien la lettre que vous avez choisie ce matin pour modèle dans

madame de Sévigné. Votre dialogue n'est pas mal; mais je veux que vous joigniez chaque jour à ces deux articles, une lettre de votre composition, dont je vous donnerai le sujet. Nul moyen plus salutaire pour apprendre à écrire.

ÉMILIE.

Nous écrirons ainsi, chaque jour, notre courier.

VALINCOUR.

Et vous aurez, à la fin de l'an, un recueil de vos lettres sur toutes sortes de sujets.

CHARLES.

Connoissez-vous, papa, *le Secrétaire de la cour?*

VALINCOUR.

Un ouvrage en deux volumes,

dans lequel on trouve diverses formules de lettres, avec la réponse au bas.

CHARLES.

Oui, papa.

VALINCOUR.

C'est un ouvrage pitoyable.

CHARLES.

Nous l'avions à la pension, et quelques écoliers y trouvoient leurs lettres toutes faites.

VALINCOUR.

Je connois une jeune dame si paresseuse, qu'elle n'a jamais voulu cultiver son esprit par des études suivies. Cette jeune dame puisoit à la même source; mais elle fut un jour corrigée de ce

plagiat d'une manière assez plaisante. Lettre et réponse sur le même sujet se suivent dans cet ouvrage ; notre jeune personne en ayant extrait sa lettre, en reçut, deux jours après la réponse tirée mot à mot du Secrétaire de la cour.

ÉMILIE.

Jugez quelle confusion !

VALINCOUR.

Pour vous l'éviter à vous-mêmes, mes enfans, ne soyez jamais plagiaires ou copistes des lettres ou des ouvrages d'autrui. Travaillez sur votre propre fonds. Si vous le savez faire valoir, vous y trouverez assez de richesses pour n'avoir pas besoin de recourir à l'aumône des idées et des pensées des autres. Qui veut se

donner la peine de réfléchir et de méditer d'après soi, se suffit toujours à lui-même : c'est la paresse d'esprit, plus qu'un vrai sentiment de son insuffisance, qui rend à cet égard plusieurs hommes inférieurs à leur propre nature. Vous ne tarderez pas à vous en convaincre par votre propre expérience, mes amis, lorsqu'au bout de quelques mois d'exercice, vous serez étonnés de tous les sujets de lettres que vous aurez traités, vous seuls, et sans le secours de personne.

CHARLES.

Vous nous donnerez toutes sortes de sujets à traiter ?

VALINCOUR.

Vraiment, oui. Vous écrirez des

lettres d'invitation, d'amitié, de complimens, de consolation, de reproches, de demande, de refus, de reconnoissance; vous écrirez des lettres d'affaires, de négoce, de procès; vous ferez, enfin, pour les lettres, ce que Cicéron a fait, avant vous, et pour les lettres, et pour l'éloquence et la philosophie. Il n'est pas un seul sujet sur lequel il ne se soit exercé dans le silence du cabinet; et c'est à cet exercice continuel de son esprit, dans son adolescence et dans sa jeunesse, qu'il a dû, sans doute, la perfection de ses talens et la facilité d'écrire, soit dans le genre épistolaire, soit dans les autres genres. Soyez-en bien persuadés, mes amis; le grand malheur de la plupart des enfans de votre âge, c'est d'être livrés trop tôt à eux-mêmes, et de

s'abandonner à la paresse, dans le temps où toutes les facultés de l'esprit et du cœur ne demandent qu'à prendre le moule qu'on veut leur donner; c'est de se remplir l'imagination d'une fausse idée de jouissance, qui doit enfanter pour eux la nullité même de leur être; c'est de laisser passer sans fruit les plus beaux jours de leur vie; c'est, enfin, de ne tenir compte de leur existence morale, lorsqu'avec des sentimens plus généreux, plus dignes d'eux-mêmes et de la nature, toutes les voies leur seroient ouvertes pour arriver à la perfection de leur talent, et pour se former une meilleure destinée. Vous éviterez cet écueil, mes tendres amis.

CHARLES.

Avec vos soins, papa.

ÉMILIE.

Et ceux de maman.

VALINCOUR *embrassant ses deux enfans.*

Oui, mes chers amis ; mes soins et ceux de votre maman ne cesseront de vous avoir pour objet. Vous y répondrez avec zèle, et vous nous rendrez heureux l'un et l'autre par vos progrès dans les lettres et dans la vertu. Je renvoie à ce soir à vous donner un sujet épistolaire.

DIALOGUE VIII.

Que l'étude des belles-lettres, sciences et arts, sert à la perfection du genre épistolaire.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

Vos lettres, en général, mes amis, sont toutes jetées dans le même moule. Charles les travaille toujours beaucoup; mais il ne se trouve pas assez riche de son propre fonds pour en varier le style, les expressions, les images et les détails.

CHARLES.

Je m'applaudissois cependant d'avoir peint assez bien cet orage destructeur, dont les tonnerres redoublés jetoient la consternation et l'effroi....

VALINCOUR.

Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?

ÉMILIE.

La montagne en travail enfante une souris.

VALINCOUR.

Il s'agissoit tout simplement de dire comment cet orage, nous ayant trouvés en route, nous etions entrés chez une fermière du voisinage, qui nous avoit fait prendre d'excellent

laitage, et nous avoit fait visiter les caves de la ferme, qui sont creusées dans le roc, où se trouvent incrustés divers coquillages très-curieux. Tu ne dis qu'un mot de cette anecdote principale de ton récit, et tu te jettes dans les vagues descriptions d'un orage que ton grand cousin n'ignore pas.

CHARLES.

Que pouvois-je raconter de cette cave et de ces pétrifications?

VALINCOUR.

De vraiment jolies choses, si tu n'avois pas été tout-à-fait étranger aux élémens des sciences. Un peu de connoissances sur la physique t'auroit, sans doute, inspiré quelque idée saillante sur les causes et les effets de la foudre, dont on s'est long-

long-temps entretenu dans la ferme ; un peu de connoissances en histoire naturelle t'auroit fait décrire, d'une manière bien autrement intéressante, la cave creusée dans le roc, et ses coquillages multipliés. Pour toi, ma fille....

ÉMILIE.

Eh bien, papa ?

VALINCOUR.

Tu rends également tes lettres beaucoup moins intéressantes, par le même défaut d'instruction que ton frère. Tu veux parler, dans celle-ci, de chenilles et de papillons, et tu n'y entends rien, ma pauvre fille. Tu veux parler des monumens antiques du voisinage, et tu fais tout plein

d'anachronismes ; de gravures et de tableaux, et le dessin, ainsi que la peinture, te sont également inconnus.

ÉMILIE.

Je ne suis pas tenue, papa, de savoir autant de choses qu'un homme.

VALINCOUR.

J'en conviens ; mais il est des notions élémentaires des sciences et des arts, qu'une jeune personne bien élevée ne sauroit ignorer.

ÉMILIE.

Je ne demande pas mieux que de m'en instruire.

CHARLES.

Je n'en suis pas moins avide.

VALINCOUR.

De telle sorte que si je vous donnois, à notre retour à Paris, trois nouveaux maîtres, un d'histoire et de géographie, l'autre de dessin, un troisième d'histoire naturelle, vous me promettez que vous augmenteriez de zèle pour le travail, et que ces nouvelles études n'ôteroient rien de votre application à vos autres devoirs?

ÉMILIE.

Oh! oui, de bien bon cœur.

CHARLES.

Il y a long-temps que j'avois surtout envie d'un maître de dessin.

ÉMILIE.

Et moi, d'un maître d'histoire naturelle.

VALINCOUR.

Et vous ne me le disiez pas, mes enfans; vous laissiez ignorer vos vœux à votre meilleur ami. J'en suis affligé.

CHARLES.

Je n'osois pas.

ÉMILIE.

Je craignois qu'avec la diminution de votre fortune, il ne fût indiscret d'ajouter à la dépense, que maman dit tous les jours être considérable.

VALINCOUR.

J'ai beaucoup perdu, mes enfans: mais je serai toujours assez riche, si vous êtes bons, vertueux et sensibles, et je ne compterai jamais au nombre de mes économies ce que je

pourrois diminuer de dépenses pour votre instruction.

ÉMILIE.

Papa, que vous êtes bon !

VALINCOUR.

Quant à la physique, je vous conduirai moi-même au cours du célèbre Charles.

ÉMILIE *en riant.*

Au cours de mon frère?

VALINCOUR.

C'est le Charles du Louvre dont je parle. Charles le physicien est le plus grand maître, en ce genre, de toute l'Europe. Vous serez étonnés,

ravis, mes enfans, d'assister aux leçons de ce professeur, dont la modestie égale le vaste savoir, qui, dans quelques mois, vous donnera plus de connoissances en cette partie, que tous les siècles précédens ne sauroient vous en donner. Mais revenons à notre sujet; vous écrirez mieux, quand vous serez plus instruits. Ce n'est pas, mes enfans, que l'on doive chercher dans ses lettres à faire parade de son esprit à tort et à travers; le bon goût que vous puiserez dans les bons modèles vous fera constamment éviter cet écueil, qui seroit le pire de tous : mais, en augmentant le nombre de vos connoissances, en ornant votre mémoire, vous agrandirez, vous ornerez vos pensées, et vous trouverez naturellement une foule d'idées qui sembleront découler

de votre plume, ou se placer d'elles-mêmes dans vos discours. Mettez donc, mes amis, au nombre de vos moyens dans la perfection de l'art épistolaire, celui-ci : vos progrès dans les divers genres d'études.

DIALOGUE IX.

Utilité du concours de plusieurs Élèves dans l'exercice du genre épistolaire.

VALINCOUR, DUVAL, son ami.

VALINCOUR.

Que je suis aise, mon ami, de te posséder enfin dans ce tranquille séjour de nos pères ! et que je te dois de sincères remerciemens de m'avoir amené ta femme et tes enfans !

DUVAL.

Je n'ai pu me refuser à leurs vœux;

depuis six mois ils ne rêvoient que ce voyage. Ta femme et la mienne se conviennent si fort, et nos enfans sont si heureux lorsqu'ils sont ensemble !

VALINCOUR.

Je ne vois pas pourquoi des familles qui pensent en commun, dont les principes sont les mêmes, qui sont unies par les liens du sang, de l'amitié, du voisinage, ne se visiteroient pas plus souvent?

DUVAL.

Je suis de ton avis. Je voudrois que ces familles n'en fissent qu'une seule, et qu'à Paris, comme à la campagne, le même quartier pût les réunir.

VALINCOUR.

Il ne dépend que de toi de réaliser

une partie de ce vœu. Passe avec moi, en famille, le reste de l'automne; je te donnerai le printemps, et, à Paris, tâchons de convenir d'un quartier, et de nous y fixer.

DUVAL.

Je ne demande pas mieux.

VALINCOUR.

Ce n'est pas tout; je voudrois que, dès demain, ce plan à venir d'union et de bonheur fût utile pour l'instruction de nos enfans, et qu'ils en retirassent ainsi les prémices.

DUVAL.

Quelles sont tes vues à cet égard?

VALINCOUR.

Je donne chaque jour à Charles et à Emilie une leçon sur l'art épistolaire; je veux que tes enfans y soient

admis, avec deux autres cousins et une autre cousine, dont tu seras charmé de faire la connoissance.

DUVAL.

Rien de mieux, mon cher ami.

VALINCOUR.

De ce concours naîtra l'émulation.

DUVAL.

Je n'en doute pas, et nous saurons d'ailleurs l'exciter.

VALINCOUR.

J'ai l'idée, pour l'exciter incessamment, de commencer, dès la seconde séance, à leur donner à tous, pour composition, le même sujet de lettres. Nous serons, nous et nos femmes, les juges-nés de leur travail; nous en ferons la critique raisonnée; nous adjugerons un prix à

l'auteur de la lettre qui nous paroîtra la mieux écrite.

DUVAL.

Je ne connois pas de moyen plus sûr pour seconder leur zèle, pour perfectionner leur talent, et pour leur apprendre l'art épistolaire.

VALINCOUR.

Ce moyen aura tout-à-la-fois l'avantage de les amuser et de les instruire. Nous leur donnerons la permission d'exercer les uns envers les autres une critique mutuelle.

DUVAL.

Et nous nous amuserons nous-mêmes en les instruisant.

DIALOGUE X.

Concours de plusieurs Élèves dans l'exercice du genre épistolaire.

VALINCOUR, CHARLES, ÉMILIE, ALFRED, JENNY, ADOLPHE, CLOTILDE, PAUL, ÉLÉONORE.

VALINCOUR.

Nous sommes convenus, mes enfans, que vous vous amuseriez bien à la campagne, et que vous y travailleriez bien; vous devez être contens de votre journée d'hier.

CHARLES, ÉMILIE.

Oui, papa, oui, papa.

VALINCOUR.

Ce soir, variété de promenade, de petits jeux. Je vous en apprendrai que vous ignorez. Savez-vous jouer au jeu du sifflet?

PAUL.

Non, mon oncle.

ALFRED.

Je le sais.

CLOTILDE.

Est-il bien joli ce jeu?

ALFRED.

Très-drôle.

VALINCOUR.

Chut!.... ne vas pas le dire.

ALFRED.

Non, vraiment.... A ce soir, mes cousines.

VALINCOUR.

Chaque jour, je vous enseignerai quelque nouveau jeu, mais à une condition.

JENNY.

Laquelle, mon oncle?

VALINCOUR.

C'est que le lendemain vous en ferez tous le sujet d'une lettre.

JENNY.

Comment cela, mon oncle?

VALINCOUR.

Vous écrirez chacun à telle personne que vous jugerez bon une lettre

familière, dont le sujet sera de lui raconter le plaisir que vous goûtez à la campagne. Parmi ces plaisirs, vous parlerez des petits jeux de la veille, et vous en ferez la description la plus claire et la plus agréable possible. Ainsi, hier soir, vous jouâtes au jeu de colin-maillard au bâton, et au pincer sans rire. Vous décrirez ces deux jeux dans votre lettre, mais si clairement que l'on puisse y jouer d'après votre simple récit.

ÉMILIE.

C'est entendu, papa.

CHARLES.

Ce n'est pas mal difficile.

JENNY.

Le sujet prête beaucoup.

ALFRED.

Va-t-on y travailler tout-à-l'heure?

VALINCOUR.

Tout-à-l'heure, mes enfans. Vous trouverez chacun dans vos chambres du papier, de l'encre, des plumes et des pains à cacheter. Votre lettre faite, vous me l'apporterez cachetée. Je la déposerai dans ce bureau, jusqu'à ce que vos grands parens et amis soient assemblés pour en faire la lecture solemnelle.

JENNY.

Avons-nous toute la journée pour cette composition?

VALINCOUR.

Est-ce que la matinée ne suffiroit pas? (*Valincour tire sa montre.*)

Il est dix heures ; nous ne dînons guère qu'à trois heures et demie ; quatre heures. Cinq à six heures ne vous suffisent-elles pas ?

CHARLES.

Ce n'est pas trop.

JENNY.

C'est bien assez.

ADOLPHE.

C'est beaucoup plus qu'il ne faut.

CLOTILDE.

Il est des esprits plus paresseux dans la composition ; je suis de ce nombre : tout ce temps m'est nécessaire.

ALFRED.

Pourquoi prescrire le temps d'une

composition, montre en main ? Rien que cette idée de travailler à l'heure m'ôteroit toutes les idées.

JENNY.

Il est important néanmoins de pouvoir commander à son esprit. Eh ! combien de fois, dans la vie, n'est-on pas obligé d'écrire sur l'heure !

VALINCOUR.

Je partage l'opinion de Jenny : vu ; toutefois, votre défaut d'exercice dans l'art épistolaire, je crois devoir user d'indulgence vis-à-vis des esprits les plus lents à concevoir. Je donnerai donc, pour cette fois seulement, la plus grande latitude à la composition ; et si ce n'est pas assez d'une journée, j'en donnerai deux. Tâchez seulement de faire chacun de votre

mieux, pour remporter le prix de mérite.

ADOLPHE.

Peut-on savoir quel sera ce prix, mon oncle?

VALINCOUR.

Non, je ne puis vous le dire, mais vous serez satisfaits, si vous l'obtenez.

ADOLPHE.

Je le crois bien.

ALFRED.

Ce n'est pas le prix, mais l'honneur, que j'ambitionne.

ADOLPHE.

Pour moi, je ne m'en cache pas, l'un et l'autre me font envie.

DIALOGUE XI.

Exemple d'un concours dans l'exercice du genre épistolaire.

LES MÊMES.

PLUSIEURS PARENS ET AMIS, JUGES DU CONCOURS. PLUSIEURS SPECTATEURS ET CURIEUX.

La salle du concours étoit décorée; les juges s'étoient assemblés dès la veille. Leur critique étoit faite, leur jugement prononcé. Ni cousins, ni cousines n'en connoissoient encore le résultat. Tous furent admis, à six heures du soir à la

séance. Leurs cœurs étoient émus, partagés entre l'espoir et la crainte. VALINCOUR les fit placer en cercle vis-à-vis de leurs grands parens ; et après quelques momens d'attente, il leur tint ce discours :

NOUS avons lu vos lettres, mes enfans, avec une critique scrupuleuse. Vous avez tous donné des preuves de zèle et d'émulation, mais vous n'avez pas également réussi. Clotilde, vous auriez peut-être plus approché du but, si, vous défiant moins de vos propres forces, vous n'aviez cru pouvoir vous dispenser de remplir le sujet de votre lettre, en supposant que votre cousine, à laquelle vous l'adressez, est instruite des deux jeux dont vous aviez à lui faire le récit. Ce moyen d'évasion ne

peut vous sauver du reproche de paresse. Vous deviez, ou feindre que cette cousine ne savoit pas ce jeu, ou choisir un autre correspondant.

JULIE, *mère de Clotilde.*

Voulez-vous, mon cousin, avoir la bonté de relire la lettre de ma fille?

VALINCOUR.

Avec plaisir, ma cousine : la voici. (*Valincour lit.*)

« A MA COUSINE DOMERGUE.

» *Je te dirai, ma chère amie*, que » nous nous amusons bien à la cam» pagne, et que nous y travaillons » bien. ».

VALINCOUR.

Tu pouvois te dispenser d'une longueur dans cette première phrase.

CLOTILDE.

Laquelle, mon oncle ?

VALINCOUR.

Je te dirai, ma chère amie, que, etc. Et pourquoi ne pas aller droit au fait ? *Nous nous amusons bien à la campagne*, etc.

VALINCOUR *continue.*

» Nous avons joué hier au soir au » colin-maillard au bâton et au pincer » sans rire. Ces deux jeux sont très- » jolis ; mais comme tu les connois, » je n'ai pas besoin de te les appren- » dre en beaucoup de mots. Il me » suffit de te rappeler que le colin- » maillard au bâton n'est pas le colin- » maillard ordinaire, et que dans le » pincer sans rire, l'on se barbouille » les doigts de noir. Donne-moi de

» tes

» tes nouvelles : je t'aime toujours
» bien. S'amuse-t-on beaucoup chez
» toi ?

C'est là tout, et c'est dommage. Cette lettre est écrite avec simplicité.

CLOTILDE.

J'ai trouvé le récit de ces deux jeux si difficile, que je me suis félicitée de pouvoir m'en dispenser.

JULIE.

J'en suis fâchée, mon enfant; vous avez renoncé à concourir au prix pour une difficulté qui n'a point effrayé vos compagnes.

VALINCOUR.

Charles s'est encore jeté dans les lieux communs poétiques, qui rendent ses lettres ridicules, et leur

ôtent toute simplicité, toute naïveté. Je t'en demande pardon, mon cher ami; mais il faut que, pour ta propre correction et pour l'interêt même de ce concours, je cite les passages de ta lettre qui t'ont fait le plus de tort dans l'esprit de tes juges.

CHARLES.

J'avois pourtant lu ma lettre, je ne sais combien de fois.

VALINCOUR.

« *Depuis deux aurores, mon ami,* » *mon bonheur n'a point d'égal.* » C'est le début de la lettre de Charles. On lit dans la phrase suivante : *Jugez de ma joie qui ne peut se comparer à rien.* L'auteur a voulu dire *qui est incomparable.*

CHARLES.

Eh ! vraiment oui.

VALINCOUR.

C'est donc ce qu'il falloit dire. D'ailleurs, quel autre style bizarre : *Jugez de ma joie*, etc. ! Mais voici de la haute poésie. « Nous avons » été hier nous promener, jusqu'à » ce que les derniers rayons du so- » leil aient éclairé d'une teinte rou- » geâtre le haut sommet de nos mon- » tagnes, » pour dire, jusqu'à la fin du jour, jusqu'à la nuit. Laisse, mon fils, ces images aux poètes, l'art épistolaire les réprouve. Tâche, s'il est possible, de distinguer entre les deux genres. Que dirois-tu, mon cher ami, d'un homme qui, pour t'annoncer bonnement sa visite au

crépuscule du matin, te tiendroit ce langage sublime : Demain je viendrai vous voir à l'heure que l'aurore de ses doigts de rose ouvre les portes du jour? Tu croirois que cet homme plaisante, s'il n'extravague pas. A ces traits, tâche de te reconnoître. Je ne dirai qu'un mot d'un certain endroit de ta lettre, où, pour me caractériser comme très-aimable dans l'invention ou dans la connoissance des petits jeux de société, tu t'exprimes ainsi : *Papa, qui est une mine féconde*, etc. rapprochement insolite, et, de plus, expression triviale, que la pureté du style rejette. Mais c'est assez, mon ami, pour justifier, à tes yeux, l'opinion de tes juges. Défends-toi néanmoins du découragement; plusieurs autres passages de ta lettre sont marqués

au coin du bon goût, tel que celui-ci : *La nature semble sourire à nos plaisirs.* Ne cesse pas de travailler ton style sur celui des meilleurs auteurs épistolaires. Tu finiras par en imiter la perfection.

(Charles reconnut toute la justesse de cette critique. Il témoigna le plus grand desir d'en faire désormais la règle de ses études. Ses juges applaudirent à ces excellentes dispositions, et conçurent de son esprit et de son cœur l'idée la plus avantageuse.)

Je ne parlerai pas, ajouta Valincour, des deux lettres d'Adolphe et d'Éléonore écrites avec naïveté : elles pèchent à la fois par le style et par la construction françoise. On y reconnoît le travail de deux enfans

trop étrangers aux premiers élémens de leur langue.

Paul n'a qu'un défaut dans sa lettre, mais il est éminent. C'est une longueur sans borne ; il ne sait où s'arrêter. Le jeu de pincer sans rire, occupe seul, dans sa lettre, huit pages de grand papier fin de Hollande. On ne risque rien de l'inviter au laconisme.

Il faut dire en deux mots
Ce qu'on veut dire ;
Les longs propos
Sont sots.

Le lecture des bons écrivains corrigera Paul de ce vice, qui naît au reste d'un fonds d'abondance précieux, dont on ne sauroit trop féliciter ce cher ami, s'il sait en user sobrement. Emilie fait chaque jour

des progrès sensibles; son style se forme; son imagination s'embellit. Il y a de la rapidité dans sa narration, et sa lettre n'eût pas été loin d'obtenir le prix, sans quelques fautes de goût qui devoient l'en exclure.

ÉMILIE.

Papa, quelles sont ces fautes? Je vous le demande pour m'en corriger.

VALINCOUR.

Un si louable desir mérite d'être satisfait. Premièrement, tu n'évites pas assez les mêmes répétitions de mots dans ta lettre. Les mots de *jeu*, *joueur*, *jouer*, *amuser*, *amusement*, *plaisir*, *joie*, *joyeux*, reviennent à chaque phrase. Tu n'hésites pas d'entrer dans un détail beaucoup

trop bas pour une conversation polie.

ÉMILIE.

Je ne dis rien que de vrai, papa.

VALINCOUR.

Je te crois sur parole, mais il est des choses qu'il faut savoir taire. Secondement, tu n'observes pas assez dans ta lettre les égards que tu dois aux personnes dont tu parles. Tu dis en parlant de ton oncle Duval : « *Mon oncle toujours drôle dans ses* » *réparties.* »

ÉMILIE.

C'est que mon oncle est bien drôle. . . .

DUVAL.

Obligé, ma nièce; je ne m'accommode point du tout de cette

épithète. . . . Toujours drôle! Vous êtes plaisante?

ÉMILIE.

Ne vous fâchez pas, mon oncle; je n'ai pas voulu vous offenser.

DUVAL.

Ni moi non plus, ma nièce, quand je dis que vous êtes plaisante. Ce mot se prenant, comme celui de drôle, en bonne ou mauvaise part, je le prends en bonne part.

ÉMILIE.

Je vous entends. Je devois dire: *Mon oncle toujours aimable dans ses réparties.*

DUVAL.

Voilà qui est très-flatteur pour moi, mon enfant, et qui me fera

dire de vous qu'il n'est pas possible d'avoir plus d'agrément dans l'esprit, ni plus d'enjouement dans le caractère qu'Émilie.

VALINCOUR.

Tu vas lui donner de l'amour-propre.

ÉMILIE.

Non, certes, je sais ce que mon oncle veut dire; il me continue votre critique. Je l'en remercie de tout mon cœur.

VALINCOUR.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur plusieurs autres fautes de goût semées dans la même lettre. Par exemple, Émilie fait rire sa petite cousine comme une folle.

ÉMILIE.

C'est ce qu'on dit tous les jours

dans la conversation, en parlant d'une amie.

VALINCOUR.

Mais il est aussi plusieurs expressions triviales, dont il vaut encore mieux ne point user dans la conversation, et qu'un goût épuré condamne dans les lettres. Admettez en principe, mes enfans, que toute pensée qui ne présente point une image agréable, est bonne à supprimer dans le récit, à moins qu'on ne veuille tourner en dérision la personne dont on parle.

ÉMILIE.

Mais comment enfin exprimer ce que je veux dire?

VALINCOUR.

Par un mot fort simple. On rit aux éclats, et tu pouvois y borner le rire de ta cousine.

ÉMILIE.

Je l'avoue.

VALINCOUR.

Tu racontes comment un de tes cousins s'est laissé tomber comme un nigaud. Je ne sais si ton cousin s'accommodera de cette épithète, je la crois encore bonne à supprimer. Mais c'est assez, mon enfant, de cette critique : ta lettre mérite d'ailleurs des éloges.

CHARLES.

C'est donc Jenny qui remporte le prix de mérite ; car Alfred est hors de concours par son âge.

VALINCOUR.

Vous allez, mes enfans, en juger vous-mêmes ; c'est à son amie Eugénie qu'elle écrit :

« Ce n'est pas sans peine, ma » chère

» chère amie, que je me suis éloi-
» gnée de toi. Tu m'as fait promettre
» de t'écrire tous les huit jours :
» c'est un besoin pour mon cœur de
» t'écrire plus souvent encore. Je ne
» te dirai rien de notre voyage :
» nous avons été transportés de Pa-
» ris à la campagne de mon oncle,
» sans avoir eu le temps de songer
» que nous étions en route. Les
» plus beaux sites passoient devant
» nous, ou nous passions devant
» eux, comme un éclair : mais je
» serois fort en peine si tu me deman-
» dois quelque détail sur le pays à tra-
» vers lequel nous avons roulé dans
» notre chaise de poste. Il n'en reste
» guère que des idées confuses dans
» ma mémoire. Cela me rappelle
» ce que disoit l'instituteur de ton
» frère, des lectures sur lesquelles on

» ne se donne pas le temps de réfléchir, et dont il ne reste rien dans » l'esprit. Enfin, nous sommes arrivés » après dix-huit heures de marche. » Figure-toi les montagnes les plus » agrestes, les vallées, les prairies » les plus délicieuses, un verger enchanteur, une rivière poissonneuse, » dont les bords sont ombragés des » plus beaux arbres; un jardin anglois, » un bois touffu, le parterre le mieux » soigné, la maison la plus simple, » et pourtant la plus commode. » Joins à ces tableaux d'une ravissante nature, la société la plus » sensible, la plus aimante; de grands » parens, de petits cousins et de » petites cousines de notre âge, qui, » depuis le moment de notre arrivée, ne s'occupent à l'envi que » des moyens de varier nos jeux et

» nos plaisirs. O mon amie ! ton
» imagination, en concevant tous
» ces biens réunis dans quelque coin
» isolé du monde, ne t'offrira que
» l'image de ceux que nous goûtons
» dans cette sollitude. Je n'y regrette
» que toi, ma chère Eugénie ; et si tu
» pouvois décider ta maman à venir
» y passer le reste de l'automne, je
» croirois habiter cette vallée de
» Tempé, l'asyle de la paix et du
» bonheur chez les anciens poètes.
» Les principes de mon oncle sont
» aimables et sévères tout-à-la-fois.
» Il veut bien que nous nous amu-
» sions, mais non que nous per-
» dions nos journées ; et il dispose si
» bien de notre temps, qu'il nous
» fait trouver même dans nos jeux
» un sujet d'émulation pour nos
» études, et dans nos études une

» nouvelle continuation de nos jeux.

» C'est ainsi qu'il nous fait de l'é-
» tude du genre épistolaire une vraie
» récréation, en le mêlant de préceptes
» et d'exemples de théorie et de pra-
» tique. Rien de mieux ordonné que
» cette étude. Nous devons chaque
» jour présenter à notre oncle et maî-
» tre : 1°. un dialogue renfermant ses
» leçons de la veille; 2°. une lettre,
» à notre choix, tirée d'un recueil
» épistolaire, et ajouter une critique
» raisonnée des motifs qui ont fixé
» notre préférence sur cet extrait;
» 3°. une lettre de notre composi-
» tion sur un sujet donné.

» Ce sujet, ma bonne amie, dont
» je fais avec délices celui de la
» lettre que je t'écris, est aujour-
» d'hui la description des deux pe-
» tits jeux qui nous ont amusés la

» soirée précédente. J'ignore si je
» réussirai à te les faire bien com-
» prendre; mais j'y suis intéressée de
» plus d'une manière; par le plaisir
» d'abord de t'en amuser, et par le
» prix qui m'attend, si mon récit
» joint quelques graces à quelque
» clarté; s'il l'emporte, enfin, sur
» celui de mes cousins et de mes
» cousines : car tu sauras qu'un jury
» de jugement est établi pour en
» connoître, et que ce jury, com-
» posé de tous nos grands parens,
» doit décerner un prix au vain-
» queur.

» Le colin-maillard qui nous a si
» fort amusés hier au soir, est tout
» différent de celui que tu connois.
» Il est moins bruyant, et on n'y
» court pas le risque de s'y casser la
» tête contre un meuble. Tu ne peux

» pas souffrir l'autre colin-maillard ;
» tu aimerois celui-ci : il convient
» mieux à ton caractère doux et pai-
» sible. Voici le jeu. L'on bande les
» yeux au porte-baguette, qui se
» place au milieu du cercle ; tous les
» amis et amies, se tenant ensemble
» par la main, tournent autour. Le
» porte-baguette, que j'appelerai le
» *colin-maillard*, tourne s'il veut sur
» ses pieds, à mesure que le cercle
» tourne, où, s'il le juge plus à pro-
» pos, il reste en place, faisant des
» signes plaisans avec sa baguette.
» S'il frappe contre terre avec l'ex-
» trémité de sa baguette, tout le
» monde est obligé de rester en
» place, immobile, sans souffler. Il
» présente alors à qui bon lui semble
» l'extrémité de la baguette. Nul ne
» peut refuser de la tenir dans ses

» mains, bout à bout avec le colin-
» maillard, et de répondre, soit au
» fredonnement, soit aux paroles de
» ce dernier : mais chacun est libre
» de contrefaire sa voix. Si le colin-
» maillard se contente d'abord de pro-
» férer un son inarticulé, de piauler,
» de siffler, de chanter, d'éternuer,
» le répondant fera de même. Si le
» colin-maillard devine le nom de la
» personne, celle-ci devient colin-
» maillard à son tour, et ainsi de
» suite. Le fin de ce jeu consiste,
» sur-tout du côté du colin-maillard,
» à multiplier d'une manière piquante
» ses diverses interrogations, pour
» connoître la personne à laquelle il
» tend la baguette ; et de la part de
» celle-ci, à contrefaire agréable-
» ment sa voix, pour donner le change
» au colin-maillard.

» On ne peut jouer au pincer sans » rire qu'une seule fois en chaque » saison, et il faut trouver des novices » qui l'ignorent, ou des personnes » assez complaisantes pour feindre de » l'ignorer. Charles a été un de ces » derniers. — Qui se laissera pincer » sans rire? a dit ma tante. — A ces » mots, Charles s'est écrié : Moi, » maman. — Paul, qu'il s'agissoit » d'attraper, a prétendu qu'il ne ri- » roit pas non plus. Nous avons tous » eu la même prétention. — Nous » allons voir. — Et on nous a fait » asseoir en cercle autour de ma » tante, qui nous pinçoit tour-à-tour » tantôt le nez, tantôt les oreilles, les » joues ou le menton. Cependant Paul » rioit de Charles, que ma tante bar- » bouilloit avec du noir de fumée; e » tout le monde rioit de Paul, don

» le visage ressembloit à un masque,
» et qui ne s'en doutoit pas. Les deux
» cousins ont fini par se montrer l'un
» l'autre au doigt. Paul ne trouvoit
» nullement extraordinaires nos grands
» éclats de rire. Il les adressoit à son
» cousin ; celui-ci les lui renvoyoit,
» et avec connoissance de cause. Nous
» en ririons peut-être encore, si
» Clotilde n'avoit fini par dire un
» petit mot à l'oreille de son frère,
» qui, se regardant alors dans une
» glace, n'a pu s'empêcher de faire
» un mouvement d'impatience, que
» nos huées ont soudain réprimé. Le
» cher cousin, un peu confus, a quitté
» la compagnie pour aller se débar-
» bouiller; et il est revenu nous sou-
» haiter le bon soir, avec la meilleure
» grace possible.

» Tu vois, ma chère amie, que

» nos soirées sont assez agréables. Je
» t'en rendrai bon compte ; car mon
» oncle nous a promis de nous ap-
» prendre chaque jour un nouveau
» jeu, à condition que le lendemain
» nous en ferions le sujet d'une lettre.
» Ma correspondance sera donc un
» cours complet de tous nos jeux ; il
» ne tiendra qu'à toi d'en faire l'essai
» à ta campagne : mais combien tu
» serois plus aimable, si tu venois en
» partager avec nous les plaisirs !

» Adieu ; ta meilleure amie. »

(Des applaudissemens succédèrent à cette lecture).

Ma nièce, dit Valincour, on voit bien que vous vous êtes formée sur les bons modèles. Il vous resteroit peut-être à acquérir un peu plus de cette légéreté de style, qui convient à une jeune personne de votre âge : vous

avez sans doute plus médité les lettres graves et sérieuses de madame de Maintenon, que les lettres enjouées de madame de Sévigné. Voici le recueil de ces dernières ; c'est le prix que l'assemblée vous décerne. J'y joins une couronne de myrte, de jasmin et de laurier.

JENNY, *en rougissant.*

Votre suffrage pouvoit me suffire. Je vous remercie toutefois d'y joindre ces volumes, et cette couronne de fleurs et de feuillages ; mais je crains, avec raison que mes cousins et mes cousines ne me croient trop âgée pour avoir droit à leurs récompenses.

(L'offre généreuse de Jenny ne fut point admise. Ses petits cousins et

petites cousines la prièrent d'accepter le prix; mais ils furent les premiers à la créer, pour l'avenir, l'un des juges de leur composition épistolaire.

DIALOGUE

DIALOGUE XII.

Sur les égards dûs aux personnes auxquelles on écrit.

VALINCOUR, CHARLES, ÉMILIE, ALFRED, ADOLPHE, CLOTILDE, JENNY, etc.

VALINCOUR.

Je vous ai dit hier au soir, mes amis, ce que je pensois de vos dernières lettres. Le compte que vous continuez à rendre de vos petits jeux de la veille, devient, en général, intéressant : mais Adolphe a fait une faute contre les justes égards dûs à la

douleur, en écrivant ces joyeux détails à son ami Casimir, lorsque celui-ci vient de perdre tout-à-l'heure son papa. Je sais, de plus, que la lettre a été envoyée.

ADOLPHE.

C'est à quoi je n'ai nullement pensé.

VALINCOUR.

J'en suis fâché, mon neveu. Mais concevez-vous combien une lettre qui ne parle que de vos jeux, est amère pour un fils noyé dans les larmes de la tristesse?

ADOLPHE.

Je l'avoue; mais que faire?

VALINCOUR.

Faire mieux à l'avenir, et ne point

écrire sans consulter les égards dûs à la personne à qui l'on écrit.

J'ai déjà dit un mot là-dessus à Charles et à Émilie; mais ce sujet est trop important pour que je n'y revienne pas une seconde fois.

Observez donc avec soin, avant que de parler ou d'écrire, les égards dus aux personnes.

Faites sur-tout attention, mes enfans, aux sentimens dont les ames sont affectées : il est trop cruel d'entretenir de ses plaisirs une personne dans la souffrance. N'allez pas non plus vanter une seule de vos jouissances devant celui qui gémit d'en être privé, ni décrire pompeusement un bon repas devant celui qui manque de pain, ni raconter avec complaisance les prodiges de votre mémoire devant celui qui n'apprend rien

qu'avec dégoût et avec peine, ni faire la critique d'un borgne devant un boiteux, ni rire d'un bègue devant un autre bègue.

ÉMILIE.

C'est tout simple.

VALINCOUR.

C'est tout simple, sans doute ; et néanmoins vous ne sauriez croire combien on rencontre des étourdis dans le monde qui n'y pensent même pas.

ALFRED.

Il en est, peut-être, qui se font un un jeu d'y manquer.

JENNY.

Et qui croient, en y manquant, se donner un air d'importance.

VALINCOUR.

Avec lequel toutefois ils sont loin d'aquérir des droits à la bienveillance universelle.

CHARLES.

Vous nous parliez, l'autre jour, des égards dus à l'état et aux conditions de ceux à qui l'on écrit; le lendemain, vos principes me furent confirmés par une singulière lettre rapportée dans un journal. J'en ai transcrit la copie à la suite de vos leçons, et sur le même cahier.

VALINCOUR.

C'est très-bien d'enrichir ainsi de tes propres notes le recueil de mes leçons. Veux-tu nous lire cette lettre?

CHARLES.

C'est un petit sacristain de l'église

cathédrale de Berlin, qui écrivit à Frédéric-le-Grand :

» SIRE,

» J'avertis votre majesté, 1°. qu'il » manque des livres de cantique pour » la famille royale ; j'avertis votre » majesté, 2°. qu'il manque du bois » pour chauffer comme il faut la tri- » bune royale ; j'avertis votre ma- » jesté, 3°. que la balustrade qui est » sur la rivière, derrière l'église, » menace ruine....

» SCHMIDT, *sacristain de la* » *cathédrale.*»

VALINCOUR.

Que dit le roi de Prusse de cette lettre?

CHARLES.

Il s'en amusa beaucoup, selon le

même journaliste, et il fit la réponse suivante.

» J'avertis M. le sacristain Schmidt, » 1°. que ceux qui veulent chanter, » peuvent acheter des livres; 2°. que » ceux qui veulent se chauffer, peu- » vent acheter du bois; j'avertis » M. le sacristain Schmidt, 3°. que » la balustrade qui est sur la rivière, » ne le regarde point; enfin, j'avertis » M. le sacristain Schmidt, 4°. que » je ne veux plus avoir de corres- » pondance avec lui. »

VALINCOUR.

On voit dans cette réponse, que Frédéric s'amuse de la lettre du sacristain. Il n'en est pas moins indisposé contre la requête, dont il ne veut plus entendre parler.

Plus de respect dans la demande

eût obtenu plus de faveur dans la réponse. Il est une manière si délicate de solliciter une grace, que l'on met en quelque sorte la personne sollicitée dans l'impossibilité de la refuser.

CHARLES.

Les égards dus à l'état et aux conditions des personnes ne disparoissent-ils pas dans les républiques?

VALINCOUR.

Les égards d'étiquette, de cérémonial peuvent changer selon les gouvernemens; mais, dans tous les gouvernemens, les maîtres sont au-dessus de leurs serviteurs, et les gens en place sont environnés d'une considération qui leur donne droit à des égards particuliers.

PAUL.

Existe-t-il, mon oncle, quelque livre sur ce sujet?

VALINCOUR.

Non, mon neveu.

PAUL.

Faites-en un, mon oncle, dans lequel vous marquerez si bien les égards dus à tout le monde, qu'en les suivant on sera sûr de n'en point omettre.

VALINCOUR.

Vous me demandez une chose impossible, aussi impossible, mon neveu, qu'il l'est de prescrire une règle de sens commun pour tous les hommes. L'art ne peut ici qu'enseigner les principes généraux; c'est à la

raison droite et saine de chacun de vous qu'il appartiendra d'en faire l'application dans les diverses circonstances de la vie, dont on voudroit fixer en vain l'étonnante mobilité.

DIALOGUE XIII.

Comment il faut commencer et finir les lettres.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

ÉMILIE vouloit savoir s'il étoit nécessaire de commencer et de finir ses lettres d'une manière saillante : tout travail laborieux à ce sujet seroit ridicule. Il fut un temps en France, ce n'étoit pas celui du bon goût, où l'on mettoit son esprit à la torture pour amener *le profond respect*, *les*

sentimens de considération, *l'absolu dévouement*, *et le très-humble et très-obéissant serviteur*, qui terminoient toutes les lettres. On est heureusement revenu de cette affectation puérile.

ÉMILIE.

Quelle est, papa, la meilleure manière de terminer une lettre?

VALINCOUR.

Celle de la terminer sans affectation et sans recherche.

JENNY.

Mais lorsqu'un sentiment délicat, une pensée saillante viennent se placer d'eux-mêmes à la fin d'une lettre, faut-il les rejeter?

VALINCOUR.

Non, certes! Tout ce qui peut réunir

réunir le double avantage du goût et de l'à-propos fait très-bien, soit au commencement, soit à la fin ou au milieu d'une lettre. N'exagérez point mon principe. Je n'exclus aucune grace de style : ce sont les fades complimens, les graces empruntées, les expressions guindées que je bannis du genre épistolaire; et je serois d'avis que, sans autre préambule, on terminât sa lettre quand on a dit tout ce que l'on avoit à dire.

JENNY.

C'est là ce qu'enseigne la nature.

VALINCOUR.

Elle est la règle invariable du bon et du beau dans tous les arts. Tout ce qui s'en éloigne, s'éloigne donc aussi de l'art épistolaire; de-là plus

on veut faire de l'esprit dans les lettres, plus on agit contre nature. Quelques-uns de nos auteurs du dernier siècle sont, en ce genre, des modèles de mauvais goût : je mets Voiture de ce nombre. S'il veut consoler la Duchesse de Longueville de la mort d'un père, dans le temps où elle recevoit le plus de preuves de son amour, on imagineroit avec peine ses motifs consolateurs. « A dire » vrai, madame, il est bien juste » qu'une personne aussi céleste que » vous s'accommode aux volontés du » ciel, et qu'ayant tout reçu de lui » vous souffriez qu'il vous ôte *quel-* » *que chose* ; encore semble-t-il qu'il » ait voulu prendre le temps de votre » absence, et qu'il ait permis que ce » malheur soit arrivé pendant que » vous étiez éloignée, pour ne pas

» faire voir à vos yeux le deuil qu'il » vouloit mettre dans votre maison. »

Voiture ne songeoit pas en écrivant ainsi, que ce n'est pas un sûr moyen de consoler quelqu'un d'une grande perte, que de vouloir la diminuer à ses yeux; et il oublioit encore que le sentiment le plus pénible, lorsqu'on regrette la mort d'un père, c'est de n'avoir pas eu le bonheur de l'assister dans ses derniers momens.

CHARLES.

Il appelle la perte d'un père, la perte de *quelque chose*.

ÉMILIE

Cet homme n'aimoit pas le sien.

JENNY.

Je ne voudrois pas en tirer une

conclusion si sévère ; mais on reconnoit à ce passage la vérité de ce principe de goût, que le bel-esprit est l'antipode du sentiment.

VALINCOUR.

Et moi, je reconnois Jenny à ces paroles, qu'il m'est agréable de confirmer par une nouvelle citation. Une jeune personne qui en aime une autre, lui écrit en style de précieuse ridicule :

« C'est une règle presque générale, » que toutes les choses descendent par » les mêmes degrés qu'elles montent, » et que le terme de leur élévation » marque souvent celui de leur déca- » dence. Néanmoins, mon affection » ne pouvant être limitée, elle n'est » point sujette à cette loi, et votre » vertu, qui la fait naître peut lui

» donner un accroissement sans borne.
» Ne doutez donc non plus de sa du-
» rée, que de la noblesse de son ori-
» gine; et croyez qu'une si belle cause
» ne peut produire que de beaux ef-
» fets, dont le premier est la réso-
» lution inviolable de voir changer
» plutôt l'ordre de la nature, que le
» dessein d'être toute ma vie, ma-
» dame, votre très-humble, etc. »

ALFRED.

Quelle recherche de sentimens et de pensées !

JENNY.

Et quel galimatias, auquel on n'entend rien !

VALINCOUR.

C'est un modèle des pénibles efforts que l'on faisoit autrefois pour commencer et pour terminer une lettre.

Si j'en avois le loisir, j'y joindrois encore quelques extraits ; mais il est déjà tard, et je ne suis pas fâché d'ailleurs de laisser quelque chose à faire à vos propres réflexions. Ce que l'on trouve de soi-même, et sans le secours d'autrui, se grave bien plus avant dans la mémoire ; il n'est point à craindre qu'on l'oublie.

DIALOGUE XIV.

Du cérémonial des Lettres.

LES MÊMES.

ÉMILIE.

Mon papa, ne nous direz-vous rien du cérémonial des lettres ? Je suis fort ignorante sur cet article, et j'ai toujours peur, en écrivant, de manquer aux formalités que l'on doit observer à l'égard des différentes personnes.

VALINCOUR.

Mon intention, Émilie, n'étoit point de passer cet article sous silence ;

mais puisqu'il vous intéresse, je ne différerai pas à vous en parler, et j'en ferai le sujet de cette séance.

Le cérémonial des lettres consiste dans les formalités que l'usage a établies, et par lesquelles on témoigne des égards de civilité, d'affection, d'honnêteté, de respect pour les personnes auxquelles on écrit.

Ce cérémonial étant fondé sur l'usage, varie avec cet usage même, selon les pays, les gouvernemens et les siècles.

Rien de plus simple que le cérémonial chez les anciens Grecs et Romains. Il étoit le même pour les premiers magistrats de ces républiques, que pour les citoyens les plus obscurs. Les formalités qui concernent le titre des personnes, la suscription et la date des lettres ne changeoient pas selon la

diversité des rangs. Si l'on écrivoit à *Sylla*, *dictateur*, à *Cicéron*, *consul*, on se contentoit d'ajouter à leur nom, leur prénom et le titre de dictateur ou de consul. On commençoit la lettre par un salut fraternel, et on la terminoit par un vœu de bonheur et de santé. *Tâchez de vous bien porter*, *soyez heureux*, *portez-vous bien*; tel étoit le cérémonial que tous les citoyens observoient les uns envers les autres.

JENNY.

Ce cérémonial me paroît le seul raisonnable; pourquoi les hommes s'en sont-ils donc éloignés?

VALINCOUR.

C'est dans les siècles qui suivirent la chûte de la république romaine, que le cérémonial des lettres perdit

de son antique simplicité. Le sénat, après la mort d'Auguste, ayant placé cet empereur au rang des dieux, bientôt ses successeurs, enivrés de l'excès de leur puissance, ne voulurent pas attendre après leur mort pour jouir des honneurs de l'apothéose; et l'épithète de *divin* fut désormais un des titres qu'ils s'arrogèrent, et qu'on se garda bien de leur refuser, en leur adressant des lettres ou des placets.

La religion chrétienne, qui vint égaler tous les hommes devant Dieu, tempéra cet orgueil des Césars, mais ne put en détruire les symboles. Les Césars continuèrent à s'appeler *divins*, et les prêtres chrétiens eux-mêmes leur conservèrent ce titre, en le regardant comme l'assurance que les princes donnoient à la religion et à la patrie, de le mériter

par leurs vertus. Cependant l'irruption des peuples du Nord en Europe relégua le faste des titres dans l'Orient, avec les restes de la puissance romaine.

Mais comment est-il arrivé depuis, que ce même faste s'est emparé de l'esprit non-seulement des maîtres du monde, mais de leurs moindres officiers, et s'est répandu, comme une maladie épidémique sur toutes les classes supérieures de la société? On peut, sans doute, en assigner plusieurs causes, parmi lesquelles celle-ci doit occuper une place. La religion chrétienne rappelle ses disciples à des idées d'égalité primitive, et tous ses préceptes, tous ses conseils tendent à n'en plus former qu'une société de frères. Or, les hommes riches et puissans qui l'ont

trouvée dominante dans leur pays, n'en ont été que plus jaloux de balancer ces idées par celles des titres qu'ils se sont arrogés à l'envi, comme les symboles de leurs richesses, de leur puissance, de leur faveur.

JENNY.

Cependant on ne voit pas que le même fond d'idées religieuses (1) ait produit chez les mahométans les mêmes jeux de la vanité.

(1) Jenny a reçu une excellente éducation. Elle est très-instruite de l'histoire des différens peuples, de leur religion, de leur morale, de leurs coutumes. Ce qu'elle dit du mahométisme en est une preuve. On sait, en effet, que Mahomet, né dans le septième siècle de l'ère chrétienne, n'a fait que copier dans son culte celui des juifs et des chrétiens.

VALINCOUR.

VALINCOUR.

C'est que la religion mahoméiane, soumettant tous ses disciples à l'empire despotique d'un seul, a dû concentrer dans ce seul homme tous les titres avec l'absolue puissance. Aussi nul potentat du globe ne s'en attribue-t-il de semblables ; et tous les titres accordés, en Europe, aux seigneurs et aux princes les plus magnifiques, ne sont rien auprès de ceux du grand Turc.

ÉMILIE.

Savez-vous, papa, quels sont ces titres ?

VALINCOUR.

Voici ceux qu'il prenoit au commencement du siècle :

« N. . . . légitime distributeur

» des couronnes de l'univers, et maî-
» tre incommutable de mille peuples,
» nations et générations qui reposent
» à l'ombre et sous le sacré bois de
» notre lance; destiné libérateur de
» ceux qui gémissent et sont encore
» sous le joug de l'opression infi-
» delle, et qui n'attendent avec im-
» patience que l'heure et le bonheur
» de notre domination; propriétaire
» des célestes cités de Médine et de
» la Mecque; gardien perpétuel de
» Jérusalem la sainte, et de son Sé-
» pulcre; empereur de Constantino-
» ple et de Trébizonde; roi de Hon-
» grie en Europe, de Memphis en
» Afrique, et de Bagdad en Asie,
» ensemble de soixante-dix royau-
» mes effectifs; roi de la mer Médi-
» terranée, des mers Blanche, Noire
» et Rouge, Hellespontique, Méoti-

» que et Archipélagique; grand amiral
» de l'Océan, et possesseur des plus
» célebres promontoires, caps, cités,
» golfes, fleuves et rivières du mon-
» de; prince en Géorgie, absolu en
» Barbarie, Tartarie, Cosatie, et
» en mille autres régions; comman-
» dant à la Porte de fer, villes adja-
» centes, et lieux circonvoisins; fi-
» dèle refuge et parfait asyle des
» autres empereurs, rois, princes,
» républiques et seigneuries; redouté
» ou chéri par-tout, souverain du
» cœur de la terre, unique favori du
» ciel, et son divin porte-enseigne en
» terre; etc. etc. »

ÉLÉONORE.

Est-ce que le grand Turc est maître de tant de pays et de tant de mers?

VALINCOUR.

Il se dit le maître de toutes les mers, et il n'a point de marine. Quant à l'étendue des pays de sa domination, la Turquie est bornée, en Europe, en Asie et en Afrique, par divers empires, dont quelques-uns finiront par hâter le moment de sa ruine. Le grand Turc s'institule le *roi de Hongrie*, comme le *roi d'Angleterre* se fait appeler *roi de France*.

PAUL.

Il est singulier que les hommes se glorifient ainsi de plusieurs titres d'une puissance qu'il n'ont pas.

VALINCOUR.

Ils croyent en imposer à leur semblables par cette vaine pompe de mots.

JENNY.

Tous les princes mahométans imitent le grand Turc dans ce fol orgueil. J'ai lu quelque part la nomenclature de leurs titres; elle est fort drôle.

ÉMILIE.

Et fort ridicule.

JENNY.

Les Orientaux ont toujours aimé, dit-on, ce faste d'idées, d'images, d'expressions.

VALINCOUR.

Ils étoient plus rapprochés de la nature du temps d'Homère et de Cyrus. Mais revenons au cérémonial français.

L'inscription des lettres, ou leur

suscription extérieure, est aujourd'hui en France la même pour tous. Elle diffère de celle des anciens Romains, en ce que ceux-ci ne croyoient pas nécessaire de faire précéder le nom de la personne à laquelle on écrit du nom générique de *citoyen*, ou de *madame*. Ils y substituoient ses prénoms.

ÉMILIE.

Dans les autres parties de l'Europe, se sert-on toujours de l'ancien cérémonial pour la suscription extérieure des lettres?

VALINCOUR.

Oui, ma fille; et ce cérémonial varie selon la qualité des personnes. La suscription d'un prince du sang est *à son altesse royale*, *monseigneur*, *monseigneur*, etc; celle d'un ministre,

à monseigneur, etc.; celle d'un cardinal est *à son éminence, monseigneur.*

JENNY.

Ne raconte-t-on pas quelque chose de plaisant sur le compte d'un ministre de Louis XIV, au sujet de ce *monseigneur*, etc. ?

VALINCOUR.

Est-ce de *Louvois* que veut parler ma nièce?

JENNY.

Je crois qu'oui, mon oncle.

VALINCOUR.

Un officier lui ayant écrit, pour obtenir quelque gratification, *à monsieur, monsieur de Louvois*, etc. n'en reçut aucune réponse. L'of-

ficier voulant réparer son erreur, écrivit une seconde lettre, et n'oublia pas cette fois de l'adresser *à monseigneur*, *monseigneur de Louvois*. Point de réponse encore. Désespéré de ce silence, et voyant bien que le *monsieur* pesoit sur le cœur du ministre, l'officier finit par s'oublier lui-même. Il écrivit une troisième lettre; et ne trouvant rien au-dessus du *monseigneur*, que *mon Dieu*, il osa qualifier ainsi *de Louvois*, et on conçoit qu'il ne raccommoda pas ses affaires par une impertinence, d'ailleurs très-coupable: car le nom de Dieu, mes enfans, ne doit jamais être prononcé qu'avec le plus haut respect, et il ne peut intervenir sous aucun prétexte dans une plaisanterie. Mais pour en revenir à notre sujet, il n'est que trop vrai qu'un manque de céré-

monial a souvent détruit la fortune d'un homme.

JENNY.

Ce cérémonial devient plus simple de jour en jour.

VALINCOUR.

Soyez-en un peu plus attentifs, mes enfans, à ne point manquer aux égards dus aux personnes que vous devez respecter. Il convient de suivre l'usage, mais non de le devancer. Il est encore bon de connoître l'esprit plus ou moins susceptible de ceux à qui l'on écrit, pour ne pas les désobliger sans le vouloir.

ALFRED.

Peut-on, mon oncle, se permettre quelques ratures dans une lettre?

VALINCOUR.

Le respect ne les tolère point.

ALFRED.

Quoi ! pour une seule rature, l'on seroit obligé de recopier une lettre ?

VALINCOUR.

Oui, mon neveu, si l'on écrit à son supérieur et à son égal, les amis exceptés.

Voici quelques autres observations sur le cérémonial des lettres dignes de remarque.

I.

Il faut bien prendre garde, je l'ai déjà dit, que le premier mot du corps de la lettre ne se lie d'une manière désagréable avec celui de la suscription. J'en ai cité des exemples.

2.

On doit éviter dans les lettres les équivoques, les jeux de mots, les comparaisons forcées. Les diverses expressions dont on se sert, doivent être accommodées au rang et au génie des personnes à qui l'on écrit. Les grandes richesses sont de quelque considération, quand il s'agit d'examiner le rang : un homme riche se croit volontiers supérieur à ses égaux.

Stultitiam pariuntur opes (1).

Il faut excuser son erreur, et avoir, sans bassesse, quelques égards à l'idée qu'il a de lui-même, si l'on ne veut lui écrire pour le seul plaisir de l'offenser.

(1) Les richesses engendrent la folie.

3.

Tout vouloir impératif passeroit pour une impolitesse dans une lettre d'égal à égal. On ne dira pas à tout homme bien né : *Faites que tout soit prêt à mon arrivée*, etc.

ÉLÉONORE.

Comment dira-t-on ?

VALINCOUR.

Voudriez-vous bien faire en sorte que tout soit prêt, etc. ?

Ou, si l'on écrit à un supérieur : *Oserai-je vous prier de donner vos ordres pour que tout soit prêt*, etc. ?

4.

Le respect interdit l'écriture par abréviation. On dira quarante francs, et non 40 francs ; dix jours, et non

10 jours; *votre grand oncle*, et non *votre G^d oncle*, etc.

CHARLES.

D'où vient cette loi de respect?

VALINCOUR.

D'un sentiment profond de délicatesse. L'abréviation suppose, dans l'écriture, le desir de la terminer avec plus de hâte. On ne peut donc s'en servir à l'égard d'une personne, sans lui faire entendre qu'on a eu ce desir en lui écrivant; ce qui n'est pas poli.

5.

Dès qu'une lettre a plus de deux périodes, et qu'on n'écrit pas à un égal, il convient de répéter le titre de celui à qui l'on écrit.

JENNY.

Je suis bien aise de le savoir. Mon

oncle, quand je vous écrirai désormais, j'aurai le plaisir de vous répéter plusieurs fois dans ma lettre, *mon très-cher oncle*. Je craignois que cela ne fût ridicule.

VALINCOUR.

Vous devez en user de même envers toutes les personnes qui vous sont chères, frères, sœurs et amis, c'est le sentiment qui dicte cette règle. Il seroit en effet difficile d'écrire à une personne que l'on aime bien, sans l'appeler quelquefois, dans le cours d'une lettre, du nom que l'on chérit en elle.

6.

C'est une impolitesse grossière, quand on fait mention des parens de ceux à qui l'on écrit, de dire simplement: *votre père*, *votre mère*, etc.

votre frère, etc. On doit intercaler quelque épithète de considération ou de sentiment.

ÉMILIE.

Papa, je suis fâché de vous interrompre ; mais je crois entendre maman qui nous appelle pour la promenade.

CHARLES.

J'entends sa voix ; c'est elle-même.

VALINCOUR.

Eh bien, mes enfans, hâtez-vous de vous rendre à ses vœux ; amusez-vous bien. Je terminerai demain ce qui me reste à vous dire du cérémonial des lettres.

DIALOGUE XV.

Suite du précédent.

LES MÊMES.

CHARLES.

PAUL et moi, nous étions en dispute au sujet d'une question.

VALINCOUR.

Savoir?

CHARLES.

S'il est poli, dans les lettres, de charger la personne à qui l'on écrit de faire des complimens à une autre?

VALINCOUR.

Oui, si c'est une personne pa-

rente, amie ou égale à soi. Non, si c'est une personne étrangère et supérieure.

PAUL.

Mais si l'on connoissoit particulièrement cette dernière personne et ceux de sa famille ?

VALINCOUR.

En ce cas même, on ne lui diroit pas tout simplement : *Saluez, s'il vous plaît, de ma part ;* ou *Présentez mes respects à*, etc. On se serviroit d'une tournure de phrase plus modeste : *Oserai-je vous prier de vouloir bien faire agréer mes respects*, etc ?

ÉMILIE.

Et moi, je ne suis pas d'accord avec Jenny sur la forme du papier,

dont il faut se servir dans les lettres. Je crois que tout papier est indifférent ; Jemy prétend, au contraire, que l'on ne peut se servir que de papier à lettre, et de grand *in*-4°. d'inférieur à supérieur ; que le papier doit toujours être double, quand même la lettre seroit seulement de cinq ou six lignes.

JENNY.

Maman me l'a dit ainsi.

VALINCOUR.

Votre maman vous a bien dit, ma nièce ; c'est là l'usage reçu, que la révolution n'a point changé.

ALFRED *à Adolphe.*

Je te dis, mon cher ami, que la politesse veut que l'on mette la date

au bas de la page où finit la lettre, et vis-à-vis de l'œil gauche.

ADOLPHE.

Qu'est-ce que l'œil gauche fait à cela !

ALFRED.

Il fait que c'est là l'usage ; voilà tout ce que j'en sais.

VALINCOUR.

Il fait aussi que, la droite se trouvant remplie par les derniers complimens et la signature de celui qui écrit, la gauche reste seule libre pour la date.

JENNY.

La date doit-elle comprendre le lieu où l'on écrit, le jour, le mois et l'année ?

VALINCOUR.

A moins qu'il n'y ait des raisons

ou des rapports très-intimes qui en dispensent.

ALFRED.

Les apostilles sont-elles permises, mon oncle?

VALINCOUR.

Entre correspondans, parens ou amis; mais on doit en user sobrement.

ALFRED.

Pourquoi cela, mon oncle?

VALINCOUR.

Parce que toute apostille suppose un oubli dans le corps de la lettre, et qu'il n'est pas permis d'être distrait en écrivant aux supérieurs, ni de l'être par trop avec ses amis. Il vaut mieux refaire sa lettre que de la charger d'apostilles.

CLOTILDE.

J'ai vu des lettres écrites à papa, où son nom étoit écrit au bas, et quelquefois au haut de la page.

VALINCOUR.

Les ministres et leurs commis, les gens en place, les négocians et hommes d'affaires, tous ceux enfin qui sont supposés avoir une grande correspondance, sont obligés de se servir de ce moyen pour ne pas confondre les adresses. Ce moyen seroit ridicule dans une autre personne. Il y a plus : les premiers ne devroient point en user à l'égard de leurs proches parens ou de leurs amis, qui méritent d'être distingués de la foule. Mon cœur ambitionne que celui que j'aime me donne tout son cœur au moment qu'il m'écrit. S'il note mon nom au

bas de sa lettre, j'en conclus qu'il m'a répondu pour me répondre, qu'il m'a écrit pour m'écrire. Je vois ma lettre faisant nombre dans un tas d'autres lettres; ce qui n'est pas très-agréable pour le sentiment.

CLOTILDE.

Mon grand cousin Joinville a donc tort d'en user ainsi envers papa?

VALINCOUR.

D'autant plus de tort que c'est pour jouer l'homme d'importance, qu'il affecte d'avoir à correspondre avec l'univers, lorsque je tiens d'un homme qui le connoît bien, qu'il n'a pas fait encore une seule affaire depuis qu'il est à Paris.

CLOTILDE.

J'ai encore quelques demandes à

vous faire, mon oncle; me le permettez-vous?

VALINCOUR.

Dis, ma nièce; je suis, au contraire, très-satisfait de tes questions: elles supposent en toi un desir de t'instruire, qui t'honore et me ravit.

CLOTILDE.

Je desire savoir si l'on peut, sans impolitesse, se servir de la main d'un autre en écrivant?

VALINCOUR.

On le peut, sans doute, à l'égard de tout le monde, dans les lettres d'affaires; mais non dans celles de sentiment, à moins qu'on ne soit malade ou qu'on n'ait le bras paralysé. Pardonnerois-tu à ton amie Zulma, si elle ne t'écrivoit de sa propre main?

CLOTILDE.

Je croirois qu'elle ne m'aime plus, ou du moins que ses sentimens d'amitié pour moi sont très-affoiblis.

VALINCOUR.

Et ta conséquence seroit assez juste. Tu dois en tirer la règle du devoir à cet égard, et celle de la simple politesse.

JENNY.

Quelles sont les règles d'usage relativement à l'intervalle qu'il faut laisser en blanc au haut et au bas de la page, dans les lettres que l'on écrit?

VALINCOUR.

Ces règles dépendent du plus ou du moins de respect que l'on doit aux personnes.

On ne commence sa lettre qu'à mi-page,

mi-page, et même un peu au-dessous, quand on doit un très-grand respect aux personnes. On l'écrit au quart de sa hauteur, d'égal à égal. Quand la matière de la lettre doit finir trop bas, il faut la ménager en sorte que l'on en puisse garder deux lignes pour finir à la page suivante, mais il faut au moins ces deux lignes de renvoi.

J'ai déjà remarqué que l'on se faisoit anciennement une loi de lier la fin de la lettre avec le discours, ce qu'on croyoit sur-tout ne pas devoir négliger, quand on écrivoit à des personnes de considération. *Vous parviendrez enfin à voir la réussite couronner vos travaux. C'est ce que je souhaite en vous assurant que je suis*, etc. On sent bien que ces derniers mots ont rapport à quelque

chose qui les précède : c'est ce qu'on appeloit finir heureusement une lettre. Il est libre, sans doute, d'en user ainsi, quand on peut amener une pareille fin naturellement et sans peine; autrement, on s'en dispense, et le mieux, je le répète, est de ne mettre aucune prétention dans son style, non plus en terminant une lettre qu'en la commençant.

JENNY.

Je voudrois encore savoir si toutes les manières de plier les lettres sont indifférentes?

VALINCOUR.

Non, assurément. Il y a deux manières de plier une lettre : la première est de la plier en quatre, et de la couvrir d'une enveloppe qu'on cachète, et sur laquelle on écrit la suscription extérieure.

On en use autrement, lorsqu'on n'emploie point d'enveloppe. On plie alors le premier feuillet, dans sa largeur, en trois parties à-peu-près égales, puis les deux feuillets ensemble, dans leur longueur, en trois autres parties, dont les deux extrêmes se rapprochent; de sorte que celle du milieu est de même longueur que les deux autres ensemble. On renverse ce qui reste du second feuillet sur le premier; et au second pli qu'on y fait, il ne reste qu'une bande, dans laquelle on fait entrer le tout, et où l'on applique le cachet.

Une troisième manière, qui consiste à plier le papier en deux dans sa longueur, puis en trois parties égales dans sa largeur, ne convient qu'aux billets que l'on s'envoie entre égaux ou entre amis, ou de supérieur à

inférieur, par un serviteur affidé. Comme on peut lire une lettre fermée de cette manière, il est contraire au bon sens de la confier à des inconnus et de l'envoyer par la poste.

ALFRED.

Mais si l'on ne dit rien que l'on ne puisse dire devant tout le monde, n'est-il pas mieux de se servir de cette dernière manière ? Vous nous parliez avec le plus grand éloge, il y a quelques jours, d'un homme qui répondit à son architecte, lorsque celui-ci lui promettoit de lui bâtir une maison inaccessible à tous les regards : « j'en serois bien fâché ; je voudrois au contraire une maison, dont l'intérieur fût vu de tout le monde, parce que je ne crains pas de soumettre mes actions les plus cachées à la surveillance de mes concitoyens. »

VALINCOUR.

Ce dernier motif est d'une grande ame; mais encore qu'il soit vrai qu'on ne doive jamais rien écrire de mal, il est dans l'ordre de la raison et du sentiment, de ne point vouloir associer tout le monde à ses pensées les plus intimes. D'ailleurs, cette dernière manière de plier les lettres est une preuve certaine pour celui à qui l'on écrit (si l'on confie sa lettre à tout autre qu'à un serviteur affidé), qu'on n'a point l'intention de lui dire rien de secret, de particulier, d'intéressant, ce qui n'est pas flatteur; et en fait d'usage, c'est l'opinion des autres qu'il faut consulter plus encore que la sienne propre. Je reviens à mon discours.

Ce seroit manquer à la bienséance,

que d'envoyer une lettre pliée de la deuxième manière, c'est-à-dire, sans enveloppe, à une personne au-dessus de soi; cela ne convient qu'avec des inférieurs ou des égaux, qui se connoissent et qui se dispensent réciproquement du cérémonial. On doit l'enveloppe aux égaux qui s'en servent.

Quand on plie une lettre sans enveloppe, il faut si bien prendre ses mesures en écrivant, que la cire ou le pain à cacheter ne puisse mordre sur l'écriture.

JENNY.

Peut-on se servir indifféremment de la cire ou du pain à cacheter?

VALINCOUR.

Le pain à cacheter ne doit être que pour ses amis, ses inférieurs, ou pour

ses égaux, quand on est dans le cas de leur écrire souvent.

JENNY.

Est-il permis de choisir à son gré la couleur de la cire ou du pain à cacheter ?

VALINCOUR.

La couleur de la cire rouge est celle dont on doit se servir en signe de plus grand respect ; la noire est réservée pour les personnes en deuil. Il seroit impoli de se servir d'une autre cire en leur écrivant, et c'est celle dont on se sert quand on est en deuil soi-même.

JENNY.

Doit-on cacheter une lettre en plusieurs endroits ou en un seul ?

VALINCOUR.

A moins que la lettre ne contienne

des papiers intéressans, l'usage ne permet pas de multiplier les cachets : un seul suffit.

JENNY.

Mais je vous ai interrompu : vous parliez de l'enveloppe.

VALINCOUR.

L'enveloppe est absolument nécessaire pour les lettres qui remplissent plus de trois pages, quelque peu d'écriture qu'il y ait à la quatrième page, parce qu'en ce cas on ne peut les plier proprement de la manière qu'on a décrite.

Quand les quatre pages sont remplies, il est de l'honnêteté d'y joindre un feuillet blanc qui les couvre : cela n'est cependant nécessaire que d'inférieur à supérieur. Le papier de l'enveloppe ne doit pas être moins propre

que celui de la lettre. On ne doit jamais y rien écrire en dedans, parce qu'on a coutume de le jeter sans y regarder.

La bienséance ne permet pas de mettre sous l'enveloppe de la lettre que l'on écrit, une seconde lettre pour une autre personne, si ce n'est dans le cas d'une correspondance très-intime.

ADOLPHE.

Mon oncle, faut-il toujours répondre à la lettre reçue?

VALINCOUR.

On doit y répondre toujours prochainement, et ne point y manquer sans motif. Le meilleur est de consacrer deux ou trois jours dans le mois à son courier, sans renvoyer plus loin les réponses en retard. Il est bon de

contracter à votre âge cette louable habitude; si vous attendiez plus longtemps, Adolphe, vous pourriez bien prendre l'habitude contraire, et laisser plus d'une lettre dans l'oubli; ce qui n'est pas tolérable.

ADOLPHE.

Faut-il répondre mot à mot aux lettres que l'on reçoit, et ne passer aucun article sous silence?

VALINCOUR.

Le devoir est de répondre par ordre à tous les articles essentiels. En agir d'une manière différente, c'est manquer à la personne à qui l'on écrit, et témoigner peu de zèle à l'obliger.

S'il est après cela, mes enfans, d'autres usages ou d'autres règles de goût, vous ne tarderez pas à vous en instruire par la pratique. Je n'entrerai

pas pour le présent dans un plus long détail, mais je terminerai par deux conseils fort sages. Le premier, c'est de relire toujours vos lettres une dernière fois avant que de les cacheter, ne fût-ce que pour éviter le quiproquo de ce maréchal de Brancas, dont parle la Bruyère.

ÉMILIE.

Quel est ce quiproquo, papa?

VALINCOUR.

Le maréchal de Brancas étoit fort distrait. Un jour, après avoir fait et cacheté deux lettres, l'une pour un ministre d'état, et l'autre pour son menuisier, il se trompa sur l'adresse. Celle du ministre parvint au menuisier; celle du menuisier, au ministre.

ÉMILIE.

Voilà qui est drôle !

VALINCOUR.

2e AVIS. Ne parlez jamais mal de personne dans vos lettres, non plus que dans la conversation ; car, une fois votre lettre envoyée, il ne vous est plus libre d'en réparer le tort, et ce que vous avez écrit est écrit.

3e AVIS. S'il pouvoit vous arriver d'écrire avec humeur, dormez sur votre lettre ; vous finirez par la refaire, ou par vous abstenir d'écrire. Ce moyen m'a fait éviter de très-grandes sottises dans la vie. J'ai conservé des amis que j'aurois aliénés sans retour ; j'ai calmé des ennemis ou des indifférens, dont les passions jalouses, haineuses ou brutales auroient pu me causer

causer de notables préjudices; j'ai modéré leurs passions insensées; j'ai changé les dispositions de leur ame, j'en ai fait plus d'une fois des amis.

DIALOGUE XVI.

Des Lettres philosophiques, morales et en vers ; des Lettres de romans, et autres, etc.

LES MÊMES.

JENNY.

J'AI vu dans votre bibliothèque, mon cher oncle, des lettres de Platon, nouvellement traduites du grec. Est-ce que Platon tient un rang parmi les auteurs épistolaires?

VALINCOUR.

Ses lettres ne sont pas la partie la

plus connue de ses écrits; elles portent cependant le caractère de ce grand homme, et son zèle pour la philosophie s'y montre de toute part. Nous en ferons un jour l'examen et la critique.

JENNY.

Sénèque n'a-t-il pas fait aussi des lettres?

VALINCOUR.

Oui; mais ces dernières sont travaillées à loisir, et le personnage à qui elles s'adressent n'a jamais existé que dans l'imagination de leur auteur. C'est un traité de philosophie, auquel Sénèque a donné la forme de lettres.

ALFRED.

Ces lettres sont-elles bien faites?

VALINCOUR.

L'art s'y fait trop sentir, comme dans tous les ouvrages de ce philosophe.

ADOLPHE.

Sénèque n'est donc point un modèle du genre épistolaire?

VALINCOUR.

Non, assurément; et il faut dire de même de tous les auteurs qui se sont servis du même cadre pour publier leurs idées : malgré tous les efforts qu'ils ont faits pour se rapprocher de la nature, le travail du cabinet perce toujours dans leurs lettres.

JENNY.

Ces sortes de lettres philosophiques sont donc très-communes?

VALINCOUR.

Sur-tout dans notre siècle, qui peut se vanter d'en avoir lui seul plus produit que tous les autres siècles passés ensemble. Nous avons des lettres philosophiques, morales, religieuses; des lettres sur toutes les parties des sciences, de la littérature et des arts; des correspondances de héros et de héroïnes de romans, dont l'Angleterre libérale nous distribue toutes les années des paquebots entiers. Nous avons des histoires et des voyages universels sous la même forme; nous avons des lettres en prose et en vers, et des lettres mêlées de prose et de vers. Je vous dirai ce que je pense de tous ces ouvrages, après que je vous aurai fait connoître les vrais modèles du genre

épistolaire, dans les temps anciens et modernes.

JENNY.

Voudriez-vous, mon oncle, nous dire, en attendant, le nom de ces modèles?

VALINCOUR.

Il faut, en effet, que leurs noms vous soient désormais familiers. Je vous en offrirai demain la nomenclature, et je ferai successivement, avec vous, la critique raisonnée de leurs ouvrages, selon l'ordre de leur siècle; nous les louerons ou nous les blâmerons, ainsi que nous serons affectés. Cela vous plaît-il, mes enfans?

CHARLES, ÉMILIE, ADOLPHE, PAUL, CLOTILDE, *tous à-la-fois*.

Oui, papa; oui, mon oncle. . . .

VALINCOUR.

Et vous, Jenny?

JENNY.

Moi, mon oncle, je vous prierai de m'accorder comme une faveur bien sentie, celle de me permettre de ne manquer aucune de vos séances.

VALINCOUR.

Votre présence et celle d'Alfred, ma nièce, doublent l'attention de ces enfans; leur zèle s'en accroît chaque jour. Au reste, mes amis, ces nouvelles études vont nous occuper jusqu'à la fin de la campagne. Je vous ai donné les préceptes; il est juste que je vous offre maintenant les exemples et les modèles.

Fin de la première partie de l'Art épistolaire.

SECONDE PARTIE.

Les Modèles.

SECTION PREMIÈRE.

Du Genre Épistolaire chez les Anciens.

DIALOGUE PREMIER.

De l'invention du Genre Épistolaire.

VALINCOUR, CHARLES, ÉMILIE, ALFRED, JENNY, ADOLPHE, PAUL, CLOTILDE, ÉLÉONORE.

ÉMILIE.

L'USAGE de se servir de l'écriture pour converser avec les absens, est-il bien ancien?

VALINCOUR.

Aussi ancien que l'usage de l'écriture; et, s'il faut en juger par la marche progressive de l'esprit humain dans l'amélioration des arts, c'est au desir et au besoin de converser avec les absens que l'écriture même doit son origine.

CHARLES.

Avons-nous quelque recueil de lettres des nations primitives?

VALINCOUR.

Non, mon ami. Les premiers auteurs épistolaires dont les lettres nous soient parvenues, sont des Grecs et des Romains, postérieurs de plusieurs siècles au siège de Troie.

CHARLES.

Il est cependant fâcheux que les

premiers essais de lettres n'existent plus pour nous.

VALINCOUR.

Ces essais n'ont jamais existé pour personne, les premières lettres n'ayant point été écrites avec les caractères ds l'alphabet.

ÉMILIE.

Et comment ont-elles été écrites?

VALINCOUR.

Avec des symboles, des hiéroglyphes; c'est-à-dire, avec des signes représentatifs de la pensée que l'on vouloit peindre aux yeux de la personne à qui l'on écrivoit.

CHARLES.

Cette manière d'écrire n'étoit pas claire pour tout le monde.

VALINCOUR.

Elle avoit rempli son objet, si celui qui recevoit la lettre en comprenoit le sens. Paul, dans le cours de l'hiver dernier, fit une circulaire dans ce style de la nature. Tu l'entendis fort bien; et tous ses autres camarades n'eurent pas besoin d'interprètes pour expliquer le sens de ces plumes de perdrix qu'il leur adressa, sous enveloppe, de la campagne où il se trouvoit alors. N'est-il pas vrai, Paul?

PAUL.

Oh! oui, mon oncle; c'est la première perdrix que j'ai tuée dans ma vie. L'entendre voler, l'ajuster, la tirer, la voir tomber, me précipiter dessus, ce moment fut indivisible. J'étois dans un enthousiasme fou. Je courus à la maison de campagne, la

perdrix haut levée, pour la montrer à tout venant; et c'est cette perdrix dont j'envoyai, sous enveloppe, des plumes à tous mes camarades. C'étoit, entre eux et moi, une chose arrêtée, que je leur donnerois des preuves parlantes du premier gibier qui tomberoit sous mes coups.

CHARLES.

Mais remarquez, papa, qu'ici les signes étoient convenus.

VALINCOUR.

Ces signes étoient également convenus entre les premiers hommes qui s'écrivoient de cette manière, ou bien ces signes étoient si parlans que l'on ne pouvoit s'y méprendre.

JENNY.

C'est ainsi que les Péruviens et les Mexicains,

Mexicains, lors de la découverte du nouveau monde, se servoient d'une singulière écriture.

CHARLES.

De quelle écriture ?

JENNY.

Des nœuds faits à un cordon avoient chez eux une signification diverse, selon qu'ils étoient disposés, et plus ou moins multipliés.

CHARLES.

Un nœud peignoit une idée, deux nœuds une autre idée; ainsi de suite.

JENNY.

Oui, mon cousin.

CHARLES.

On pourroit encore s'écrire de même.

ÉMILIE.

Mais quels sont ces signes si parlans, auxquels vous dites, papa, qu'on ne sauroit se méprendre?

VALINCOUR.

Dans l'histoire ancienne, que vous lisiez hier, le boisseau d'anneaux des chevaliers romains tués à la bataille de Cannes, et envoyés par le vainqueur au sénat de Carthage, en disoit assez sur le nombre des morts tués aux Romains. Voilà ce qui, chez tous les peuples, seroit un signe parlant d'une grande victoire. Une touffe de fleurs de lilas, de boutons de rose et d'immortelles, est en tout pays un signe non équivoque d'un sentiment heureux que l'on ressent, et que l'on veut peindre à la personne à qui on l'adresse. Les

Orientaux n'ont pas cessé de se servir de ce langage des signes dans leur correspondance sentimentale.

Plusieurs signes ne sont parlans que d'après l'opinion de chaque peuple. C'est ainsi que le cyprès est pour nous l'arbre funéraire ; le laurier, l'arbre triomphal ; l'olivier, l'arbre de la paix. Voilà des signes qui nous viennent de la mythologie des Grecs et des Romains, et dont nous pouvons tirer le même parti que ces peuples, mais qui ne diroient rien à des Indiens et à des Chinois. Ces derniers, dans leur écriture hiéroglyphique, peindront grossièrement, en deux traits, un homme debout, pour annoncer qu'il est en vie ; incliné, pour apprendre qu'il est malade ; renversé pour figurer son état de mort.

ALFRED.

Il faut avouer que les caractères de l'alphabet sont plus commodes et plus intelligibles que tous ces signes, qui laissent toujours quelque chose à deviner.

VALINCOUR.

C'est ce qui nous doit pénétrer de respect pour les savans hommes à qui l'univers est redevable de ces caractères, qui sont l'effet des plus profondes combinaisons de l'esprit humain; mais n'entreprenons pas sur l'art de la grammaire, et revenons à l'art épistolaire. Nous avons dit que les Grecs et les Romains nous en offroient les premiers modèles.

ÉMILIE.

Oui, papa.

JENNY.

Je connois les lettres de Cicéron, de Pline et de Sénèque; j'ignore celles des anciens philosophes grecs.

VALINCOUR.

Elles méritent cependant d'être connues. Elles sont, la plupart, des modèles de laconisme.

JENNY.

En avez-vous le recueil, mon oncle?

VALINCOUR.

Non; mais je veux vous en confier le travail.

JENNY.

Vous nous le faciliterez, mon oncle, par vos propres recherches: je me sens le courage de réussir, vous ayant pour instituteur.

VALINCOUR.

Je n'irai pas vous ensevelir tout vivans dans les volumes de la Grèce et de Rome ; toute vaine érudition s'éloigneroit de mon but. Il faut savoir se borner : voilà le grand art de bien apprendre. Je bornerai donc, pour cette fois, vos recherches chez les anciens Grecs, à quelques lettres de leurs philosophes les plus fameux, et nous consacrerons deux séances à juger de vos extraits et de votre critique. Adieu, mes amis ; passez à ma bibliothèque après votre déjeûner ; vous prendrez les livres dont vous aurez besoin pour ces recherches.

DIALOGUE II.

Lettres des anciens Philosophes Grecs.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

Je vous ai laissé converser, hier au soir, avec les anciens philosophes de la Grèce.

ÉMILIE.

Oui, papa; mais il nous reste très-peu de lettres de ces graves personnages.

VALINCOUR.

Assez, ma chère enfant, pour juger de leur style épistolaire.

ALFRED.

Elles portent, en général, le caractère d'une belle simplicité; témoin cette lettre de Thalès à Phérécide, qui fait à-la-fois l'éloge de l'esprit et du cœur de cet illustre inventeur de la philosophie humaine, selon les Grecs.

« J'apprends que vous êtes le premier des Ioniens qui vous préparez à donner aux Grecs *un traité sur les choses divines*, et peut-être faites-vous mieux d'en faire un écrit public, que de confier vos pensées à des gens qui n'en feroient aucun usage. Si cela vous étoit agréable, je vous prierois de me communiquer ce que vous écrivez; et en cas que vous me l'ordonniez, j'irai vous trouver incessamment. Ne croyez pas que nous soyons, Solon

» et moi, si peu raisonnables, qu'après » avoir fait le voyage de Crète par un » motif de curiosité, et pénétré jus- » qu'en Égypte pour jouir de la con- » versation des prêtres et des astro- » nomes du pays, nous n'ayons pas la » même envie de faire un voyage » pour nous trouver auprès de vous; » car Solon m'accompagnera, si vous » y consentez. Vous vous plaisez dans » l'endroit où vous êtes; vous le » quittez rarement pour passer en » Ionie, et vous n'êtes guère empressé » de voir des étrangers. Je crois que » vous n'avez d'autre soin que celui de » travailler; mais nous, qui n'écri- » vons point, nous parcourons la Grèce » et l'Asie. »

VALINCOUR.

Quelles sont, mon ami, tes re-

marques particulières sur cette lettre ?

ALFRED.

Oh ! mon oncle, ces remarques sont très-bornées. D'abord je n'ai pu lire la suscription sans me rappeler vos leçons précédentes.

Thalès à Phérécide.

Cette manière me plaît, non parce qu'elle est grecque ou romaine, mais parce qu'elle est simple et naturelle. Je trouve, de plus, que Thalès étoit un philosophe très-poli, qui sème sa lettre de complimens très-délicats. *J'apprends que vous êtes le premier des Ioniens.* Ce début est flatteur pour Phérécide; beaucoup plus que ne l'eût été cet autre début: *J'apprends que vous faites chez les Ioniens ce que d'autres sages ont déjà fait pour les autres Grecs.*

J'ai fait encore deux réflexions : la première, c'est le motif de curiosité dont parle Thalès, et qui lui donne lieu de témoigner à son ami toute son estime et celle de Solon; la seconde, c'est le respect dont il l'environne tout exprès pour en obtenir ce qu'il desire.

VALINCOUR.

Tes réflexions, mon cher ami, sont très-judicieuses.

JENNY.

J'y applaudis de tout mon cœur. Mais cette lettre de Pittacus ne l'emporte-t-elle pas sur celle de Thalès par son admirable laconisme? Pittacus écrit à Crésus, roi de Lydie. Tout le monde connoît l'ostentation de ce prince, qui l'emportoit sur tous les

monarques de son temps par l'immensité de ses trésors. Ce prince toutefois se piquoit de philosophie; il recevoit avec honneur les philosophes de la Grèce qui venoient à sa cour. La renommée de Solon lui inspira le desir de voir ce philosophe. La réponse de Pittacus à l'invitation de Crésus, est digne d'un homme qui joint à l'austérité des principes la délicatesse des sentimens. Je prie mon oncle d'en juger.

Pittacus à Crésus.

« Vous voulez que je me rende en » Lydie pour voir vos trésors. Sans » les avoir vus, je crois aisément que » le fils d'Atyatte surpasse en ri- » chesses tous les rois de la terre. » D'ailleurs, à quoi me serviroit le

voyage

» voyage de Sardes? L'argent ne me
» manque point, étant content de ce
» dont j'ai besoin pour moi et pour
» mes amis. Je viendrai cependant,
» engagé par votre hospitalité, pour
» jouir de votre commerce. »

La lettre d'Anacharsis au même prince n'est ni moins fière, ni moins laconique, ni moins polie. Je la joins à celle de Pittacus.

« Monarque des Lydiens, je suis
» venu en Grèce pour y apprendre
» les mœurs et les constitutions du
» peuple de cette contrée. Il ne me
» faut ni or, ni argent; je serai trop
» satisfait, si j'ai le bonheur de re-
» tourner plus vertueux et plus éclairé
» dans ma patrie. Je ne viendrai donc
» à Sardes que parce que je regarde
» comme un grand avantage de mé-
» riter votre estime. »

VALINCOUR.

On ne peut, en moins de mots, rien dire de plus sévère tout-à-la-fois, et de plus aimable.

PAUL.

Quant à moi, j'aime bien la réponse de Phérécide à la lettre de Thalès, que mon cousin vient de citer avec éloges.

Phérécide à Thalès.

« Je vous souhaite une heureuse » fin, quand vous approcherez de » votre dernière heure. J'étois ma- » lade quand je reçus votre lettre; » la vermine infectoit mon corps, et » la fièvre minoit mes forces. Dans » cette extrémité, j'ai prié quelques- » uns de mes amis, qu'après avoir

» eu soin de ma sépulture, ils vous
» fassent tenir mes écrits. Si vous
» trouvez qu'ils méritent d'être lus,
» et si les autres sages sont du même
» sentiment, je consens que vous les
» publiiez; sinon supprimez-les; ils
» ne me satisfont pas moi-même. Il
» n'y a pas assez de certitude dans
» les choses que j'y dis. Je ne les pro-
» mets pas, ni ne sais ce qui est vrai.
» Quant aux points qui touchent la
» théologie, il faut les comprendre,
» parce que je les traite tous obscuré-
» ment. Ma maladie empire de jour en
» jour. Je ne reçois la visite d'aucun
» médecin ni d'aucun de mes amis.
» Ceux qui ont soin de moi se tiennent
» en dehors. Lorsqu'ils m'interrogent
» sur ma santé, je passe un doigt hors
» de la porte, pour leur montrer le mal
» que je souffre; et je les avertis de

» se préparer à faire, le lendemain, » les funérailles de Phérécide. »

EMILIE.

Je n'aime pas quelques expressions de cette lettre, comme celle-ci : *La vermine infecte mon corps.*

VALINCOUR.

Cette expression ne va pas non plus à notre langue ; mais il ne faut pas oublier, mes amis, que toutes les lettres de ce philosophe sont écrites en grec, et que c'est la faute du traducteur, s'il n'en rend pas le sens dans un meilleur style.

JENNY.

Nous ne pouvons guère chercher, dans la meilleure traduction, que le fonds des pensées : les graces du style disparoissent avec le changement des

mots et les inversions propres à chaque langue.

VALINCOUR.

Je suis de ton avis; mais le génie du traducteur y supplée quelquefois par des graces nouvelles. Les beaux vers des Géorgiques de Delille en sont une preuve.

JENNY.

Je ne suis pas trop en état de juger du mérite de la traduction; mais les vers français en sont fort beaux.

VALINCOUR.

Et toi, Clotilde, quelle lettre vas-tu nous citer?

CLOTILDE.

Moi, mon oncle, celle qui m'a le plus frappée, c'est celle d'Anaximène à Pythagore, où le premier de ces

philosophes rend compte au second de la mort de Thalès. Cette lettre n'a rien de merveilleux; mais elle dit, il me semble, en deux mots, ce qu'elle veut dire.

Anaximène à Pythagore.

« Thalès, fils d'Examius, n'a pas » eu, dans sa vieillesse, une fin heu- » reuse. Étant sorti, la nuit, de chez » lui, selon sa coutume, pour con- » templer les astres, et ne prenant » pas garde où il étoit, il tomba, » pendant qu'il faisait ses observa- » tions, dans un endroit profond, » telle a été la fin de l'astronome » de Milet. Nous, qui sommes ses » disciples, souvenons-nous de ce » grand homme, aussi bien que nos » enfans et nos disciples, et prenons

» sa doctrine pour nous conduire.
» Que notre science soit toute fondée
» sur celle de Thalès. »

VALINCOUR.

Anaximène ne manque pas à deux principes essentiels au genre épistolaire : à celui qui nous fait une loi de distinguer les personnes à qui l'on écrit, pour ne pas heurter de front leurs idées. Il falloit donc ne rien dire de trop à Pythagore, qui recommandoit tant l'économie des paroles à ses disciples. L'autre principe respecté par Anaximène, c'est de ne rien ajouter au fait qu'il raconte, par cela seul que toutes les moralités dont il pourroit l'embellir, n'échapperont pas à Pythagore.

JENNY.

Vous rappelez-vous, mon oncle,

la lettre que vous avez reçue, il y a quinze jours, et qui vous annonçoit la mort d'un de vos voisins?

VALINCOUR.

A quel propos me rappelles-tu cette lettre?

JENNY.

Pardon, mon oncle; c'est à propos des sages conseils que vous nous donnez, d'après Anaximène, de ne jamais ajouter des réflexions ou des moralités à des faits qui n'ont pas besoin de commentaire pour être compris, ou pour nous rappeler que nous sommes mortels.

VALINCOUR.

Oui, cette lettre, je m'en souviens, renfermoit quelques moralités triviales. Je crois l'avoir encore dans mon porte-feuille.

JENNY.

Oh ! mon oncle, si vous vouliez nous en faire la lecture ?

VALINCOUR *cherche dans son portefeuille.*

Je le veux bien ; la voici :

» Si vous aviez moins de philoso-
» phie, j'hésiterois de vous donner la
» nouvelle de la mort de notre cher
» voisin ; mais vous n'ignorez pas
» l'instabilité de la vie, et les divers
» accidens par lesquels elle peut nous
» être arrachée. Vous êtes trop sage
» pour être plus affligé de cette fâ-
» cheuse nouvelle qu'il ne convient à
» vos principes. Notre bon voisin n'é-
» toit pas immortel de sa nature. Il a
» couru une carrière que nous courons
» également.

» La mort a des rigueurs
» A nulle autre pareilles ;
» On a beau la prier,
» La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
» Et nous laisse crier.

» Un peu plutôt, un peu plus tard,
» cet excellent homme seroit mort.
» On doit l'estimer heureux de ne
» plus être sujet aux divers accidens
» de ce monde. D'ailleurs, je le ré-
» pète, nous sommes tous périssables.
» *Peritura perituris*, comme dit
» Sénèque ; ou *Seriùs ociùs*, comme
» dit Horace. J'adresse des vœux au
» ciel pour votre conservation et celle
» de toute votre famille.

» Je suis, etc. »

Et bien ! Jenny, quel défaut trouves-tu dans cette lettre ?

JENNY.

Le défaut de faire trop de ré-

flexions, comme si vous ne saviez pas réfléchir vous-même.

CHARLES.

Il me semble cependant qu'il y a de l'esprit et de l'érudition là-dedans.

VALINCOUR.

Deux choses déplacées dans une pareille lettre, où il est ridicule, à propos d'une mort fâcheuse, sans doute, mais dans l'ordre le plus ordinaire de la nature, et qui ne pouvoit m'émouvoir que secondairement, de faire tant de dépense de paroles et de savoir.

JENNY.

L'auteur de cette lettre vouloit vous épargner la peine de penser et de réfléchir.

VALINCOUR.

Il est plus vraisemblable qu'il vouloit faire montre à mes yeux de tout

son savoir ; mais c'étoit mal choisir l'occasion et le moment. Émilie va nous donner quelque chose de mieux ; car nous voilà, certes, un peu loin du goût athénien.

ÉMILIE.

J'ai fait aussi mon choix, et je vous apporte deux lettres qui joignent la beauté des sentimens à la politesse des procédés : c'est la lettre d'Antigone à Zénon, et la réponse de Zénon à Antigone.

Le roi Antigone au philosophe Zénon : salut.

« Du côté de la fortune et de la » gloire, je crois que la vie que je » mène vaut mieux que la vôtre ; mais » je ne doute pas que je ne vous sois » inférieur, si je considère l'usage » que vous faites de la raison, les

» lumières

» lumières qui vous sont acquises, et
» le vrai bonheur dont vous jouissez.
» Ces raisons m'engagent à vous prier
» de vous rendre auprès de moi, et
» je me flatte que vous ne ferez point
» de difficulté de consentir à ma de-
» mande. Levez donc tous les obsta-
» cles qui pourroient vous empêcher
» de lier commerce avec moi. Consi-
» dérez, sur-tout, que non seulement
» vous deviendrez mon maître, mais
» que vous serez en même temps
» celui de tous les Macédoniens, mes
» sujets. En instruisant leur roi, en
» le portant à la vertu, vous leur
» donnerez, en ma personne, un
» modèle à suivre pour se conduire
» suivant l'équité et la raison; puisque
» tel est celui qui commande, tels
» sont ordinairement ceux qui obéis-
» sent. »

Zénon lui répondit en ces termes :

Zénon au roi Antigone : salut.

« Je reconnois avec plaisir l'em-
» pressement que vous avez de vous
» instruire, et d'acquérir de solides
» connoissances qui vous soient utiles,
» sans vous borner à une science vul-
» gaire, dont l'étude n'est bonne qu'à
» dérégler les mœurs. Celui qui se
» donne à la philosophie, qui a soin
» d'éviter cette volupté si commune,
» si capable d'émousser l'esprit de la
» jeunesse, ennoblit ses sentimens,
» je ne dis pas par inclination natu-
» relle, mais aussi par principes. Au
» reste, quand un heureux naturel est
» soutenu par l'exercice, et fortifié
» par une bonne instruction, il ne
» tarde pas à se faire une parfaite
» notion de la vertu. Pour moi, qui

» succombe à la foiblesse du corps,
» fruit d'une vieillesse de quatre-
» vingts ans, je crois pouvoir me dis-
» penser de me rendre auprès de votre
» personne. Souffrez donc que je subs-
» titue à ma place quelques-uns de
» mes compagnons d'étude, qui ne
» me sont point inférieurs en dons de
» l'esprit, et qui me surpassent pour
» la vigueur du corps. Si vous les fré-
» quentez, j'ose me promettre que
» vous ne manquerez d'aucuns des se-
» cours qui peuvent vous rendre par-
» faitement heureux. »

VALINCOUR.

Je voudrois, mes enfans, que ces deux lettres fussent, avant tout, gravées dans votre cœur. Vous y voyez en deux mots toute la supériorité de la sagesse sur la fortune; et combien il vaut mieux avoir des principes,

que de l'or ; et de la vertu, qu'une dangereuse volupté. Je te sais gré d'un pareil choix, Émilie.

ÉLÉONORE.

Vous serez moins content du mien, mon oncle ; mais, dans la distribution de nos lectures, je n'ai pu m'arrêter qu'à cette lettre d'Architas à Platon, suivie de la réponse de Platon à Architas.

Architas à Platon : santé.

« Je vous félicite de votre réta-
» blissement, suivant ce que vous
» m'en dites, et comme je l'ai appris
» de Damicus. Quant aux écrits dont
» vous me parlez, j'en ai eu soin, et
» me suis rendu en Lucanie, auprès
» des parens d'Ocellus. Les *com-*
» *mentaires sur la loi, la royauté,*

» *la piété et la génération de toutes* » *choses*, sont entre mes mains. Je » vous en ai fait tenir une partie ; » mais, jusqu'ici, je n'ai pu encore » recouvrer les autres. S'ils se re- » trouvent, soyez persuadé que je » ne manquerai pas de vous les en- » voyer. »

Tel étoit le contenu de la lettre d'Architas. Platon y répondit par la lettre suivante.

Platon à Architas : sagesse.

« Je ne saurois assez vous expri- » mer la satisfaction avec laquelle j'ai » reçu les écrits que vous m'avez » envoyés. Je fais de l'auteur un cas » infini. Je l'admire en ce qu'il se » montre digne de ses ancêtres du » vieux temps, et si estimables pour » leurs bonnes qualités. On les dit

» originaires de Myra, et du nombre » de ces Troyens que Laomédon » amena avec lui; tous gens pleins de » vertus, selon le témoignage qu'en » rend l'histoire. Les commentaires » dont vous me parlez, et que vous » souhaitez, ne sont pas encore en » assez bon état; n'importe, je vous » les envoie tels qu'ils se trouvent. » Nous pensons de même l'un et » l'autre sur le soin avec lequel ils » méritent d'être conservés : aussi » je n'ai rien à vous commander » là-dessus. Je finis. Portez-vous » bien. »

VALINCOUR.

On voit, par la correspondance de ces philosophes, combien ils étoient assidus à l'objet unique de leurs études, et le respect qu'ils avoient pour les écrits des autres sages. Mais je

conçois, ma chère Éléonore, que cette correspondance surpasse ta portée.

ADOLPHE.

Je suis curieux, à mon tour, de savoir ce que vous penserez de mes deux lettres : elles sont du choix de Jenny.

VALINCOUR.

C'est très-bien fait de consulter les personnes plus instruites que soi, quand on ne peut se décider par soi-même.

ADOLPHE *lit.*

Le roi Darius, fils d'Histaspe, au sage Héraclite d'Éphèse : salut.

« Vous avez composé un livre sur
» la nature, mais en termes si obscurs
» et si couverts, qu'il a besoin d'ex-
» plication. En quelques endroits, si

» on prend vos expressions à la let-
» tre, il semble que l'on ait une
» théorie de l'univers, des choses qui
» s'y font, et qui cependant dépen-
» dent d'un mouvement de la puis-
» sance divine. On est arrêté à la lec-
» ture de la plupart des passages ; de
» sorte que ceux même qui ont lu le
» plus de volumes ignorent ce que
» vous avez précisément voulu dire.
» Ainsi le roi Darius, fils d'Histaspe,
» souhaite de vous entendre et de
» s'instruire par votre bouche de la
» doctrine des Grecs. Venez donc au
» plutôt, et que je vous voie dans
» mon palais. C'est assez la coutume
» en Grèce d'être peu attentif au mé-
» rite des grands hommes, et de ne
» pas faire beaucoup de cas des fruits
» de leurs veilles, quoiqu'ils soient
» dignes qu'on y prête une sérieuse

» attention, et que l'on s'empresse à
» en profiter. Il n'en sera pas de
» même chez moi. Je vous recevrai
» avec toutes les marques d'honneur
» possibles. J'aurai journellement avec
» vous des entretiens d'estime et de
» politesse ; en un mot, vous serez
» témoin du bon usage que je ferai
» de vos préceptes. »

Héraclite d'Éphèse au roi Darius, fils d'Histaspe : salut.

« Tous les hommes, quels qu'ils
» soient, s'écartent de la vérité et
» de la justice. Ils n'ont d'attachement
» que pour l'avarice ; ils ne respirent
» que la vaine gloire par un entête-
» ment qui est le comble de la folie.
» Pour moi, qui ne connois point la
» malice, qui évite tout sujet d'en-
» nui, qui ne m'attire l'envie de

» personne ; moi, dis-je, qui méprise
» souverainement la vanité qui règne
» dans les cours, jamais il ne m'arri-
» vera de mettre le pied sur les terres
» de Perse. Content de peu de chose,
» je jouis agréablement de mon sort,
» et vis à mon gré. »

VALINCOUR.

Puisque ces lettres sont du choix de Jenny, elle répondra pour Adolphe. Quelles sont ses remarques sur ces deux épîtres ?

JENNY.

Il me semble que le roi de Perse ne ménage pas assez Héraclite dans un point sur lequel les auteurs sont, dit-on, fort susceptibles, pour en obtenir la moindre complaisance. Ce n'est pas en le taxant d'obscurité dans ses ouvrages, qu'il devoit se flatter

de s'insinuer dans son esprit, et c'est par-là qu'il commence.

Héraclite ne ménage pas non plus le roi dans sa réponse. Il ne craint pas, dans sa mauvaise humeur, de se venger, par des injures, d'une critique peut-être trop vraie pour son amour-propre. Voilà les deux défauts essentiels qui se trouvent dans ces deux lettres.

VALINCOUR.

C'est si bien dit, ma chère Jenny, que je te laisserai le soin à toi seule de lire les lettres de Platon, et de nous en faire l'analyse à la prochaine séance. Adieu, mes enfans.

DIALOGUE III.

Les Lettres de Platon.

LES MÊMES.

JENNY.

J'IGNORE, mon oncle, si vous serez content de mon travail. J'ai fait tout mon possible pour m'en acquitter au gré de vos desirs.

VALINCOUR.

Es-tu toi-même satisfaite des lettres de Platon ?

JENNY.

J'en trouve les pensées et les sentimens dignes de la renommée de ce grand philosophe.

VALINCOUR.

Fais-nous donc connoître ces lettres,

tres, afin que nous puissions les apprécier.

JENNY.

Ces lettres sont en petit nombre; sans doute, Platon n'y borna pas sa correspondance pendant le cours d'une longue vie.

VALINCOUR.

Ses lettres les plus curieuses n'existent plus.

JENNY.

Celles qui nous restent sont assez curieuses. celles sur-tout à Denys, tyran de Syracuse, aux parens et aux amis de Dion, à Hernicus, à Éraste et à Corisque.

VALINCOUR.

Mais combien il nous seroit agréable de pouvoir lire Platon dans les lettres qu'il écrivoit d'Égypte et de

Chaldée à ses amis de Grèce, sur les mœurs et la philosophie de ces peuples, sur leurs usages civils et religieux!

JENNY.

Il est encore heureux que tout ne nous ait pas été ravi par la faulx du temps.

VALINCOUR.

Sur quelles lettres d'abord arrêtes-tu nos regards?

JENNY.

Sur deux lettres à Denys, tyran de Syracuse. Je ne citerai qu'un extrait de la première. Platon veut inspirer à ce prince l'émulation de la vertu. C'est au tribunal de la postérité qu'il en appelle des petites querelles que Denys lui a suscitées.

« Vous saurez, lui dit-il, qu'après

» notre mort on parlera infaillible-
» ment et de vous et de moi. Nous
» ne devons donc pas être indifférens
» sur l'avenir, mais nous occuper de
» ce que dira un jour la postérité.
» Cette considération est peu de
» chose, il est vrai, pour l'homme
» corrompu ; mais l'homme de bien
» règle sa conduite de manière à faire
» respecter sa mémoire jusque dans
» les âges les plus reculés.

» D'après cela, et l'espèce de pres-
» sentiment qu'en ont les grandes
» ames, je croirois sans peine que les
» morts ont quelque connoissance de
» ce qui se passe ici-bas. L'homme
» pervers n'en convient pas ; mais de
» quel poids est la croyance du mé-
» chant à côté de celle du sage?

» Si le premier pouvoit retourner
» à la vie, loin de se précipiter dans

» les mêmes égaremens, il travaille-
» roit au contraire à laisser après sa
» mort une réputation moins flétrie
» et plus honorée. La nôtre, par un
» bienfait du ciel, ne dépend encore
» que de nous; et il nous est facile
» de réparer par notre conduite ac-
» tuelle nos erreurs passées, s'il en est
» dont nous nous soyons rendus cou-
» pables.

» Ainsi donc, on sera estimé à me-
» sure qu'on aura avancé dans la vertu,
» et méprisé à proportion qu'on aura
» croupi dans la fange des vices. —
» Persuadons-nous, d'ailleurs, que
» nous ne pouvons rien faire de plus
» saint que de cultiver la philoso-
» phie; c'est-à-dire, la sagesse, ni
» rien de plus impie que de la né-
» gliger. »

La seconde lettre de Platon à

Denys est une apologie de sa conduite vis-à-vis de ce prince, et un tableau des persécutions de ce prince à son égard.

VALINCOUR.

Tu vas nous la lire.

JENNY.

Je crains que mes petits cousins ne s'intéressent pas assez à cette lettre, dont les détails sont austères.

VALINCOUR.

Cela peut être : mais il faut bien qu'ils s'attendent à trouver dans Platon du sérieux dans les pensées, et de la gravité dans le discours.

JENNY.

Pardonnez donc, mes chers amis : voici cette lettre :

Platon à Denys, roi de Syracuse : sagesse.

« Vous me demandez s'il vaut mieux, au commencement d'une lettre, se servir de la formule ordinaire : *Joie et santé*, que d'employer celle dont je me sers quand j'écris à mes amis : *Santé et sagesse*. Ceux qui étoient présens, lorsque vous êtes allé à Delphes, disent que vous avez fait usage de la première en vous adressant au Dieu, et que vous avez fait graver dans son temple cette inscription :

» *Soyez dans la joie, et conservez de même dans le plaisir la vie du tyran.*

» Pour moi, bien loin de donner ce salut à un Dieu, je ne le donnerois pas même à un homme. Il ne con-

vient point à un Dieu, parce qu'il est contre sa nature, parce qu'un Dieu n'est susceptible ni de volupté, ni de douleur. Il ne convient point encore à un homme, parce que le plaisir fait plus de mal à l'homme que de bien, qu'il est le père de l'effronterie, de l'ignorance, d'une foule de vices; et qu'il anéantit toutes les facultés de l'esprit et de l'ame Mais c'est assez sur cette matière. Vous vous servirez à present de la formule de salut qui vous conviendra le mieux.

» Plusieurs Grecs rapportent vous avoir ouï dire que vous souhaitiez ardemment rétablir les villes grecques ruinées par les barbares dans la Sicile, et adoucir de beaucoup le joug de Syracuse, en substituant au gouvernement tyrannique le gouvernement royal; mais que je vous ai détourné

de ce projet salutaire. On ajoute qu'aujourd'hui j'enseigne à Dion les moyens de faire ce que vous aviez envie d'exécuter, et que nous nous servons malicieusement l'un et l'autre contre vous du généreux dessein que vous aviez conçu.

» Je ne sais si de tels rapports avancent beaucoup vos affaires; mais ils ne font aucun tort à ma réputation, au moins dans l'esprit des Grecs. A l'égard de la populace de Sicile et des troupes étrangères, je n'ai rien à ménager. Graces à Philistide et à beaucoup d'autres individus de son caractère, je suis aussi mal auprès d'eux qu'il est possible de l'être. J'ai eu un appartement dans votre palais : cela leur a suffi pour rejeter sur moi les fautes et les malheurs de votre administration. Dès qu'une entreprise n'a

pas été couronnée du succès, on a publié avec affectation que vous n'agissiez cependant que d'après mes conseils, et que j'avois sur votre esprit tout le crédit possible. Vous savez mieux que personne la vérité. Vous savez si je me suis mêlé de vous donner des avis pour le gouvernement de vos états. Je crus d'abord que je pourrois prendre cette liberté, parce que je serois utile. Mais je vis bientôt qu'il n'y avoit pas de sureté pour moi, et je me suis borné, dès ce moment, à composer le préambule de vos édits et quelques autres pièces de peu de conséquence. Vous et vos ministres y avez ajouté, contre mon sentiment tout ce que vous avez voulu; mais ceux qui connoissent et mon style et mes opinions y reconnoîtront aisément ce qui ne m'appartient pas.

» Au reste je n'ai pas besoin d'être calomnié ni auprès des Syracusains, ni auprès de personne. Les deux chefs d'accusation dont on m'accuse sont graves, et sur-tout le dernier ajouté au premier, est atroce. Il faut que je réponde à l'un et à l'autre.

» On dit, en premier lieu, que je n'ai pas voulu prendre part au gouvernement, ni vous aider dans l'exécution des projets utiles que vous aviez formés ; en second lieu, que je n'étois pas d'avis que vous rétablissiez les villes grecques, et que je m'y suis toujours opposé.

» Voici ma réponse à la première accusation.

» Je me suis rendu à Syracuse, d'après vos invitations réitérées, et à la prière de Dion, mon ancien ami. Dion tenoit alors un rang distingué

auprès de vous. Il avoit la maturité de l'âge et la force d'esprit, que les hommes les moins prudens conviennent être necessaires à ceux qui veulent diriger des affaires aussi difficiles que les vôtres. Je ne vous connoissois nullement. Vous étiez très-jeune, sans expérience et sans connoissances dans l'art du gouverner. Peu de temps après mon arrivée, par je ne sais quel malheur, Dion fut exilé, et vous fûtes livré à vous-même. Étoit-il croyable que, dans cette situation, je garderois une place dans votre conseil, sur-tout après avoir vu renvoyer un ministre sage et éclairé, pour vous entourer d'hommes méchans et corrompus qui étoient vos maîtres, pendant que vous vous étiez imaginé être le leur? Dans de telles circonstances, que falloit-il que

je fisse? Ce que j'ai fait : vous demander l'agrément de ne plus paroître dans votre conseil, afin de faire taire sur mon compte la calomnie, les méchans et les envieux ; et cependant travailler à vous reconcilier avec Dion, à rétablir l'ancienne et étroite amitié qui vous lioit l'un à l'autre. Vous m'êtes témoin du zèle que j'ai mis dans cette affaire, et des succès que j'ai obtenus. Enfin nous convînmes que, puisque la guerre qui étoit survenue m'obligeoit de passer en Grèce, je reviendrois à Syracuse avec Dion lors de la paix, après cependant que vous nous y auriez invités. Voilà ce qui s'est passé à mon premier voyage.

» Dès que la paix fut conclue, vous m'écrivîtes de revenir, non pas avec Dion, mais seul, en me disant

que

sant que vous le rappeleriez dans la suite. Ce refus de tenir à mon ami la parole que vous m'aviez donnée, m'empêcha d'obéir à vos vœux. Dion fut très-fâché de ma résistance : il vouloit absolument que je partisse sans différer. Un an après, vous m'envoyâtes une galère. On me remit des lettres de votre part, et de la part de tous les amis que j'ai dans la Sicile et dans l'Italie. Vous les aviez invités à se joindre à vous pour m'engager de repasser la mer. Vous me promettiez principalement que, si je répondois à vos desirs, les affaires de Dion prendroient une tournure avantageuse, mais que, si je m'y refusois, elles étoient perdues sans ressource. Vous savez en quels termes toutes ces lettres pressantes étoient conçues. Je rougis de le dire. Tous mes amis

et Dion le premier, opinèrent pour que je m'embarquasse une seconde fois. Ils combattirent les raisons que j'alléguai pour m'y refuser, et mon grand âge et le repos dont j'avois besoin, et votre extrême jeunesse que je prévoyois ne pouvoir tenir long-temps contre les attaques multipliées que livreroient à mon crédit et à mon élévation les nombreux ennemis que j'ai dans votre cour. Car j'ai toujours été convaincu, et je le suis maintenant plus que jamais, que le nombre des flatteurs, des méchans et des hommes corrompus, s'accroît autour des princes ou des simples particuliers, à raison de la fortune, et que c'est là un des plus grands malheurs attachés à la richesse et à la puissance.

» Cependant je résolus de passer par-dessus toutes ces considérations;

et, soit pour ne pas être toujours exposé aux reproches de mes amis, qui m'accusoient de manquer de courage, soit pour ne pas ruiner les affaires de Dion, qu'il ne dépendoit que de moi, disoit-on, de sauver, je retournai à Syracuse.

» Vous savez ce que produisit ce second voyage. Je voulois qu'en exécution de vos promesses, renouvelées si souvent dans vos lettres, vous rappellassiez Dion, et que vous lui rendissiez votre amitié, et plût à Dieu que vous m'eussiez cru! vous auriez fait comme je le présume, votre bonheur, celui de Syracuse et de toute la Grèce. Je demandois ensuite que les biens de Dion fussent ôtés d'entre les mains des régisseurs que vous aviez établis, et qu'ils lui fussent rendus. Je désirois en outre,

que le traitement que vous lui aviez accordé, au lieu d'être réduit à cause de moi, fût augmenté. Ne pouvant obtenir aucune de ces demandes, je me déterminai à me retirer, mais vous me priâtes de demeurer encore une année, en m'assurant que vous feriez toucher à Dion qui étoit à Corinthe, la moitié de son revenu, et que vous laisseriez à son fils la liberté de jouir du reste. Il en fut de cette promesse solemnelle comme de beaucoup d'autres, qu'il seroit trop long de rapporter : vous n'en tîntes aucun compte. Vous me répondîtes seulement qu'il n'auroit point lieu de se plaindre de vous, lorsque vous n'auriez aucune raison de vous défier de lui. Cependant comme j'insistois toujours pour qu'il fût remis en possession de ses biens, on inventa

contre lui l'accusation la plus affreuse et la plus dénuée de fondement, afin de m'intimider et d'arrêter mes sollicitations, comme si je ne savois pas qu'elle étoit l'ouvrage de la méchanceté et de la calomnie.

» Lorsqu'Héraclide fut disgracié, et que je me joignis à Théodote et à Euribe pour vous engager à le retenir encore à votre service, vous saisîtes cette occasion comme très-fâcheuse, pour me reprocher le peu de zèle que je mettois à vous servir et le vif intérêt que je prenois aux affaires de Dion, de ses parens et de ses amis; en ajoutant avec rigueur que, depuis que Théodote et Euribe s'étoient rendus suspects, je n'avois rien oublié pour leur procurer l'impunité.

» Voilà la part que j'ai eue au gou-

vernement de votre état. Après une conduite si étrange, n'étoit-il pas juste que je changeasse de disposition à votre égard ? Quel sujet avez-vous d'en être surpris ? Toutes les personnes honnêtes ne m'auroient-elles pas regardé comme un homme abominable, si, ébloui par l'éclat de votre puissance, j'avois abandonné un ancien ami, un ami vertueux, dans la disgrace ; disons mieux, si je l'avois trahi pour me ranger du côté de son persécuteur, et pour me soumettre aveuglément à toutes vos volontés, en considération du bien que vous m'avez fait ? Auroit-on allégué d'autre cause de mon changement, de l'abandon cruel dans lequel j'aurois laissé Dion ? Voilà à quoi a abouti votre amitié, qui, semblable à celle du lion, n'a fait que cacher une haine

profonde. Voilà les raisons qui m'ont obligé à ne plus correspondre avec vous.

» Mais je suis insensiblement arrivé au second point de mon apologie. Voyez si, dans ce que je vais dire, je m'écarterai en rien de la vérité : j'en appelle à votre conscience.

» Souvenez-vous de ce jour que je me promenois avec vous dans vos jardins : c'étoit environ un mois avant mon départ de Syracuse. Archidème et Aristocrite étoient présens. Vous vous plaignîtes d'abord, comme aujourd'hui, de ce que j'avois plus à cœur les intérêts d'Héraclide et des autres amis de Dion que les vôtres propres. Ensuite, vous me demandâtes si j'avois été d'avis, quand j'arrivai en Sicile pour la première fois, que vous rétablissiez les villes grec-

ques. Je répondis que je ne pensois pas autrement, et j'applaudis à votre dessein. J'ajoutai, il est vrai, ces paroles : Mais ne me demandez-vous pas d'autres conseils ? A ces mots, vous entrâtes dans une espèce de fureur, en me disant : Le masque est levé ; je crois que vous me prenez pour votre écolier. Je ne vous répliquai pas, comme j'aurois pu le faire, de crainte qu'un seul mot qui vous auroit déplu ne m'ôtât la liberté de sortir de votre royaume.

» Je conclus donc de tout ce que je viens d'exposer, que vous ne devez pas fournir des armes à l'envie qui me persécute, en publiant par-tout que je me suis opposé au rétablissement des villes grecques détruites par les Barbares, et d'un gouvernement royal pour Syracuse, au lieu d'un

gouvernement tyranique. Vous ne pourriez rien avancer de plus contraire à mes principes et à mes opinions connues. S'il m'étoit possible de porter ma cause devant un tribunal, je repousserois ces fausses allégations par des raisons encore plus fortes et plus convaincantes, et je prouverois clairement que je vous ai donné le conseil, si avantageux pour tous, de rétablir les villes ruinées de la Grèce, mais que vous l'avez constamment rejeté. Si vous prétendiez le contraire, j'ai de quoi vous confondre ; mais si vous convenez, comme je n'en doute pas, des faits que je vous rappelle, rétractez-vous à mon égard, et que la vérité, dans votre bouche, succède enfin au mensonge. »

CHARLES.

Je trouve cette lettre un peu longue.

VALINCOUR.

S'il falloit en juger par le nombre des mots, je serois de ton avis; mais si l'auteur ne dit que ce qu'il faut dire, malgré la multiplicité des pages, on ne sauroit, sans injustice, l'accuser de longueur.

CHARLES.

Oui, papa; mais il ne dépend pas de moi de ne trouver rien d'extraordinaire dans cette lettre.

VALINCOUR.

Ce n'est point aussi de l'extraordinaire que tu dois y chercher.

CHARLES.

Je m'explique, sans doute, mal.

Je ne critique point Platon d'avoir écrit cette lettre ; mais je suis persuadé qu'on ne la cite que parce qu'elle vient de lui. Voila l'avantage de venir de si loin.

VALINCOUR.

Ta réflexion est plus profonde que tu ne crois ; cependant je ne pense pas qu'elle soit juste vis-à-vis du disciple de Socrate. Tous les amateurs de la langue grecque conviennent généralement que le style de Platon est d'une harmonie inimitable, ce qui lui a fait donner le nom de *divin*. Ses lettres peuvent donc avoir un charme qui les distingue de toutes celles de l'antiquité. Quant à ses pensées, j'avoue qu'elles nous frapperoient moins dans un homme vulgaire : mais cette préférence pour tout ce qui tient à la

personne des grands hommes, est dans l'ordre de la nature. N'avez-vous pas vu, mes enfans, le prix que les Romains attachèrent à la lampe qui avoit éclairé les veilles du philosophe Épictète? Pourquoi donc n'aurions-nous pas la curiosité la plus raisonnable, celle de connoître l'esprit de Platon dans sa correspondance la plus intime?

JENNY.

Si mon cousin veut un sujet plus sentimental, je lui citerai la lettre du même Platon à Hermias, à Eraste et à Corisque.

A Hermias, à Éraste et à Corisque : sagesse.

» Je crois qu'un Dieu bienfaisant » vous a préparé toutes sortes de » bonheurs, si vous savez en profiter.

» Vous

» Vous êtes voisins, et à même de
» vous rendre mutuellement les ser-
» vices les plus essentiels. Que vous
» serviroient, Hermias, cette multi-
» tude de chevaux, ces richesses,
» cette puissance dont vous êtes en-
» touré, sans l'amitié constante, et
» à toute épreuve, d'Éraste et de Co-
» risque ? D'un autre côté, à quelle
» insulte, de la part des méchans,
» ne seroient pas exposés Éraste et
» Corisque, avec toute leur philoso-
» phie, s'ils n'étoient assurés de la
» protection d'Hermias ? Ayant passé
» toute leur vie parmi des philoso-
» phes, n'ayant aucun usage du
» monde, ils ne tarderoient pas à
» tomber dans les pièges multipliés
» que le vice tend à la vertu ; il leur
» faudroit nécessairement interrom-
» pre l'étude de la véritable sagesse,

» pour apprendre la sagesse et la po-
» litique du siècle. Je regarde cepen-
» dant la connoissance de celle-ci
» comme indispensable pour ceux qui
» ne veulent point se séparer de la
» société. Aidé par la nature et l'ex-
» périence, Hermias la possède au
» plus haut degré de perfection. Que
» vous dirois-je donc dans la position
» heureuse où je vous trouve? Her-
» mias, je connois parfaitement Éraste
» et Corisque; et je vous assure que
» vous ne sauriez avoir deux amis
» meilleurs et plus fidèles. On re-
» garde d'ordinaire une liaison de ce
» genre comme assez inutile dans le
» monde; mais je vous conseille de
» la cultiver, car cette opinion est
» une erreur bien étrange. Et vous,
» Éraste et Corisque, payez d'un
» juste retour celui qui vous associe

» généreusement à sa grandeur ; unissez-vous à lui par les liens les plus » étroits de l'amitié, et qu'il y ait » entre vous trois un combat, pour » ainsi dire, de bienveillance et de » tendresse. Mais si, à Dieu ne plaise, » quelqu'un de vous semble vouloir » rompre une union si douce, car » l'inconstance et la foiblesse sont » malheureusement un vice de la nature humaine, écrivez-moi sur-le-» champ, portez-moi vos plaintes, » traduisez le coupable devant mon » tribunal. A moins que la rupture » ne soit entière et bien fondée, » comptez que certains enchantemens, » dont sait faire usage la philosophie, » vous rapprocheront, et réveilleront » dans vos cœurs les sentimens d'amitié qui les unissoient. C'est ainsi » que nous devons être philosophes.

» En suivant ces principes, chacun
» selon son pouvoir, j'ose vous pré-
» dire une vie pleine de bonheur.
» J'espère que, Dieu aidant, vous
» serez fidèles au conseil que je viens
» de vous donner. Lisez ensemble
» cette lettre : lisez-la et relisez-la
» avec la plus grande attention. Que
» la justice vous dirige dans tout :
» jurez-lui une éternelle fidélité. Ayez
» un zèle éclairé : le zèle ne doit ja-
» mais être séparé de l'instruction ;
» c'est le frère et la sœur. Jurez la
» même fidélité au Dieu, chef et
» cause des choses présentes et futu-
» res, et au souverain maître, père
» de ce Dieu. Si nous nous exerçons
» dans cette science du maître su-
» prême de la nature, nous parvien-
» drons à le connoître, autant qu'il
» est possible à l'homme qui est heu-
» reux. »

CHARLES.

Voilà, certes, une lettre que j'aime.

ÉMILIE.

Platon avoit un bon cœur, et il étoit excellent ami : cette lettre me l'assure.

JENNY.

Puisque Charles n'aime pas les longues lettres, je passerai sous silence celles où Platon continue à nous instruire de ses rapports avec Denys ; celle encore qu'il écrit aux parens et aux amis de Dion, sur les tracasseries que ce prince faisoit essuyer à Dion, et où Platon se trouve mêlé.

CHARLES.

Je ne voudrois pas cependant que mon opinion....

JENNY.

Ton opinion, mon cousin, est

assez raisonnable ; je ne puis citer toutes les lettres de mon auteur. Il me faut donc terminer ; et, pour te plaire, je choisis la plus laconique de toutes ses lettres ; l'ame de ce philosophe s'y peint à découvert.

Platon à Architas : sagesse.

« Je ne puis vous exprimer le plaisir » que m'ont fait les ouvrages que vous » m'avez envoyés. J'estime infiniment » l'auteur. Je l'admire, parce qu'il se » montre digne de ses ancêtres, si » recommandables par leur vertu. Ils » passent pour être originaires de » Myra, du nombre de ces honnêtes » Troyens qui suivirent Laomédon, » et que l'histoire préconise. Quant » aux commentaires dont vous me » parlez, ils ne sont pas encore en » assez bon état. Je vous les envoie

» cependant tels qu'ils se trouvent ;
» nous sommes également convaincus
» tous les deux de l'attention qu'ils
» méritent : ainsi je n'ai rien à vous
» recommander à ce sujet. Portez-
» vous bien. »

DIALOGUE IV.

Lettres de Démosthène et d'Eschine.

LES MÊMES.

CHARLES.

Je savois bien que Démosthène et Eschine étoient les deux plus grands orateurs de l'ancienne Grèce. J'ai lu leurs harangues, qui sont des chef-d'œuvres; mais j'ignorois qu'ils tinssent un rang parmi les auteurs épistolaires.

VALINCOUR.

Eschine mérite cependant qu'on le compte parmi ces auteurs. Ses lettres sont les productions d'un homme aimable, dont l'esprit est cultivé et le

cœur sensible. Elles respirent partout une philosophie douce, gaie; telle, enfin, que chacun peut y atteindre. La seule chose qui fasse de la peine, après les avoir lues, c'est qu'il ne nous en reste pas un grand nombre.

Quant aux lettres de Démosthène, elles ne sont guère que les harangues d'un ministre qui adresse des plaintes et des conseils au sénat et au peuple de la ville.

Ce grand homme, soupçonné et accusé d'avoir reçu des présens d'Harpalus, ennemi de sa patrie, fut condamné à une amende de cinquante talens, pour le paiement desquels il fut mis en prison. S'en étant échappé, il se retira à Trézène; mais, croyant cette ville trop foible pour le mettre à l'abri, il se transporta dans un temple

de Neptune de l'île Calaurie. C'est de ce lieu qu'il écrivit aux Athéniens plusieurs lettres apologétiques. Il les a écrites presque toutes après la mort d'Alexandre. Ces lettres, mes chers amis, ne sauroient guère vous intéresser.

CHARLES.

Je voudrois savoir, néanmoins, comment ce grand homme s'y prend pour solliciter son retour dans sa patrie?

ADOLPHE.

Et moi aussi.

JENNY.

Je crois, mon oncle, que c'est le vœu général.

VALINCOUR.

Lis-nous donc, Jenny, la lettre où Démosthène demande son rappel.

(*Jenny prend le volume des mains de son oncle*).

Démosthène se plaint dans cette lettre de la sentence qui l'a condamné, quoiqu'innocent, malgré les services aussi importans que multipliés qu'il a rendus à l'état. Il rappelle son administration en peu de mots, et sans se permettre de longs détails. Il déplore sa disgrace en termes pathétiques. Il s'excuse des motifs de s'être enfui de prison, et de s'être retiré. Il rapporte les motifs de son évasion, et fait valoir la circonstance du lieu où il s'est transporté. Il oppose à son abattement actuel, la fermeté et le courage avec lesquels il a servi sa patrie. Il exhorte ses ennemis à le laisser tranquille, et les Athéniens à ne pas seconder leur haine.

ALFRED.

Mais rien de plus intéressant qu'un pareil sujet.

JENNY *lit.*

Démosthène au sénat et au peuple: salut.

» Je croyois qu'après les services importans que j'ai rendus dans le ministère, loin d'être traité comme je le suis, quoiqu'innocent, je trouverois en vous de l'indulgence, même si j'eusse commis quelque faute. Trompé dans mon attente, tant que je vous ai vu condamner tout le monde sur les simples dénonciations du sénat, sans exiger aucune preuve évidente et claire; persuadé que vous cédiez autant de vos droits, que je perdois des miens, je supportois l'injustice en silence. (Pour des juges liés

liés par le serment, s'en rapporter à ce que disoient des senateurs, sans l'appui d'une preuve, c'étoit céder les droits de la république). Mais aujourd'hui, que, par un trait de sagesse, vous vous êtes apperçus du pouvoir despotique que quelques-uns s'arrogeoient dans le sénat; que vous jugez sur des preuves, que vous trouvez repréhensibles les simples dénonciations de l'aréopage; je dois, à ce qu'il me semble (si telle est votre volonté), obtenir la même grace que ceux qui ont été inculpés des mêmes délits, et n'être pas seul, pour des imputations fausses, privé de ma patrie, de mes biens, de la société des personnes les plus chères.

» Et vous devez, Athéniens, avoir à cœur mon retour; non seulement parce que je souffre sans être cou-

pable envers vous, mais encore pour ménager votre réputation auprès des étrangers : car, si on ne vous rappelle point le temps et les circonstances où j'ai procuré à la ville les plus grands avantages, ne vous imaginez pas que les autres Grecs les ignorent, qu'ils aient oublié les services que je vous ai rendus. Je crains de vous les détailler pour deux raisons : la première, c'est que je redoute l'envie, auprès de laquelle la vérité n'est d'aucun secours ; la seconde, c'est que nous sommes forcés aujourd'hui, par la lâcheté des autres Grecs, de supporter bien des choses indignes des actions que je vous ai conseillées.

» En général, telle a été ma conduite dans l'administration de vos affaires, que je vous ai mérité l'estime de tous les peuples, et que je devois

m'attendre, de votre part, aux plus grandes récompenses. Lorsque la fortune, aussi injuste qu'insurmontable, eut décidé, non suivant la justice, mais au gré de son caprice, le combat que vous avez livré pour la liberté des Grecs, je ne me suis pas écarté, dans les temps qui ont suivi, de mon zèle pour vous. Je n'ai jamais sacrifié à ce zèle ni la faveur, ni les espérances, ni les richesses, ni la puissance, ni la sûreté : cependant je voyois jouir de ces avantages ceux qui, dans le ministère, agissent contre vos intérêts. Entre plusieurs traits honorables de mon administration, dont je puis me glorifier à juste titre, voici le principal, que je ne craindrai pas de vous marquer.

» Philippe étoit le plus adroit des hommes pour s'attacher tous les

cœurs, par son affabilité, et pour attirer, par son argent, les premiers citoyens de toutes les villes grecques. Je suis le seul qui n'ai été gagné ni par ses manières, ni par ses largesses, ce qui, encore aujourd'hui, est glorieux pour Athènes. Quoique j'aie eu avec ce prince des entrevues et des conférences fréquentes, je n'ai jamais accepté les sommes considérables qu'il m'offroit. Plusieurs de ceux qui en ont été témoins vivent encore. Faites attention à ce qu'ils doivent penser de vous, qu'un citoyen qui s'est conduit de la sorte, soit traité si durement. On l'imputera, j'en suis sûr, au malheur, et non pas à quelques crimes dont il soit coupable.

» On se plaindra de votre injustice, que vous devez corriger, en changeant à mon égard; mais tout ce que

je viens de dire est au-dessous de ma conduite habituelle dans l'administration des affaires. J'ai gouverné la république sans me laisser dominer ni par la passion, ni par la haine, ni par aucune vue injuste d'intérêt, soit pour l'état, soi pour moi-même. Je n'ai jamais calomnié ni citoyen, ni étranger; je n'ai point fait usage de mes talens contre les particuliers; je les ai employés pour la patrie dans l'occasion. Les plus anciens d'entre vous sont instruits, et ils doivent instruire les plus jeunes, de l'assemblée qui s'est tenue pour Pithon le byzantin, lorsqu'il se rendit à Athènes, accompagné des députés de la Grèce, pour exposer les torts de notre ville, et qu'il se retira frustré de son attente, confondu par moi, qui, seul des orateurs, parlai avec force pour vous

justifier. Je supprime toutes les ambassades que j'ai remplies pour vous, dans lesquelles vous ne fûtes jamais compromis en aucune façon. A la tête du gouvernement, je n'avois point pour but, Athéniens, que vous l'emportassiez les uns sur les autres; je ne cherchai pas à animer la ville contre elle-même, mais à vous acquérir de la gloire et la réputation de générosité. Tous les citoyens, et sur-tout les jeunes gens, doivent admirer un tel plan de conduite, et ne pas faire seulement attention aux ministres qui ne sont occupés qu'à vous flatter (vous en aurez toujours de ce caractère), mais à ceux qui, par zèle, vous reprennent de vos fautes. Je supprime bien des articles, pour lesquels un citoyen, qui n'eût pas rendu d'ailleurs d'autres services, seroit fondé

à demander son rétablissement. Les fonctions de chorège, les armemens de vaisseaux, les contributions d'argent, je me suis signalé pour tous ces objets dans toutes les circonstances ; j'ai même exhorté les autres.

» Examinez, Athéniens, combien peu chacun de ces services méritoit la disgrace où je suis tombé. Accablé de maux, je ne sais lequel je dois déplorer d'abord. Parlerai-je de mon âge avancé, où je suis réduit à éprouver un exil dangereux, qui est nouveau pour moi, et que je ne mérite pas?

» Parlerai-je de la honte dont me couvre une sentence qui a été prononcée sans aucune preuve, sans aucune démonstration? Parlerai-je des espérances dont j'ai été frustré, ne trouvant à leur place que des maux qui étoient dûs à d'autres? On ne

verra point ni que j'aie été des amis d'*Harpalus*, ni que j'aie été puni pour mon administration précédente, ni que les délits prétendus, qui m'ont fait appeler en justice, aient été prouvés. Enfin, de tous les décrets portés au sujet d'Harpalus, le mien est le seul qui ait déchargé la ville de tous reproches : d'où il est clair que je n'ai pas été condamné pour crime, mais que j'ai succombé à cause des conjectures, que j'ai encouru la haine qu'on porte aux citoyens inculpés d'un délit odieux, parce que j'ai été cité le premier. Mais n'ai-je pas alors allégué toutes les raisons qui ont fait absoudre ceux qu'on a accusés depuis ? Personne pourroit-il y ajouter quelque chose ? Non, sans doute : quoi qu'on dise, on ne peut réaliser des délits qui n'existent pas.

» J'aurois encore beaucoup à écrire, mais je m'arrête. Je sais par expérience que n'avoir rien à se reprocher, est une foible ressource ; qu'il n'est rien de plus triste, rien de plus aggravant dans la douleur. Mais puisque, par un trait de sagesse, vous êtes revenus pour tous les accusés, revenez aussi pour moi, Athéniens; je ne suis coupable envers vous d'aucune faute, j'en atteste les dieux et les héros. Toute ma vie passée dépose en ma faveur : elle doit être pour vous plus digne de foi, qu'une accusation sans preuves et sans fondement. De tous ceux qui ont été calomniés, je ne suis pas sans doute, celui qui mérite le moins d'égards, ni le moins de créance. Vous auriez tort aussi de m'en vouloir pour m'être retiré. Si je l'ai fait, ce n'est pas que j'eusse

de vous une mauvaise opinion, ou que je me fusse d'avance ménagé un refuge ailleurs: mais, outre que mon esprit ne pouvoit soutenir l'idée de l'ignominie d'une prison, je ne croyois pas qu'à mon âge je dusse éprouver cette affliction dans mon corps: de plus, je pensai que vous n'étiez pas fâchés que je me dérobasse à un affront qui me perdoit sans vous être utile.

» Mais vous pouvez vous convaincre par plusieurs preuves, que j'étois uniquement jaloux de vous plaire. Je ne me suis pas réfugié dans une ville, où je dusse vivre avec magnificence, mais dans une ville, où je savois que s'étoient retirés vos ancêtres, lorsqu'ils furent investis par l'armée des Perses; dans une ville que je savois vous être entièrement

dévouée : c'est Trézène (1). Puissent sur-tout les dieux la récompenser de l'attachement qu'elle vous témoigne, et des services qu'elle m'a rendus ! Puissé-je moi-même lui marquer ma

(1) Lorsque Xerxès vint fondre sur la Grèce, et marchoit contre Athènes avec une armée formidable, les Athéniens, résolus d'abandonner leur ville, firent passer leurs pères et leurs mères qui étoient âgés, avec leurs femmes et leurs enfans, à Trézène, dont les habitans les reçurent avec beaucoup de générosité et d'humanité; car ils ordonnèrent qu'ils seroient nourris aux dépens du public, et leur assignèrent à chacun deux oboles par jour, ce qui revient à-peu-près à trois sous et demi de notre monnoie. Ils permirent, outre cela, aux enfans de prendre des fruits par-tout, et établirent encore un fonds pour le paiement des maîtres qui les instruiroient. Trézène est une petite ville située sur le bord de la mer, dans la partie du Péloponèse appelée l'*Argolide*.

reconnoissance, si vous me rappellez dans ma patrie ! A Trézène, quelques-uns pour flatter mes maux, vouloient vous blâmer, comme ayant commis une faute à mon égard. Je cherchai à vous excuser avec toute la chaleur convenable, et c'est, je crois, la principale cause pour laquelle les Trézéniens, admirant ma vertu, m'ont décerné des honneurs publics. Mais voyant que leur force ne répondoit pas à leur zèle, que pour le moment ils ne pouvoient me mettre à l'abri, je me suis transporté dans un temple de Neptune de l'île de Calaurie (1),

(1) Calaurie, île voisine de Trézène, fort obscure avant qu'elle eût servi de tombeau à Démosthène. Rappelé de son exil, craignant d'être livré par ses concitoyens à Antipater, roi de Macédoine, qui demandoit sa tête, il s'y retira une seconde fois. Toujours

où

où j'ai fixé mon séjour, nons eulement pour ma sûreté propre (j'espère que le respect pour le Dieu me servira de sauve-garde, sans toutefois en être certain : lorsqu'on est en péril et à la merci d'autrui, on ne peut jouir que d'une sûreté foible et douteuse), mais encore parce que de là je vois tous les jours ma patrie pour laquelle je me sens autant d'affection, que je prie les dieux de vous inspirer pour moi de bienveillance.

» Afin donc, Athéniens, que je ne sois pas plus long-temps affligé des maux qui m'accablent, ordonnez pour moi ce que vous avez déjà ordonné pour quelques-uns; faites qu'il

persécuté par le monarque, voyant que le Temple de Neptune, où il s'étoit réfugié, n'étoit pas pour lui un asyle sûr, il ne put survivre à l'idée de tomber entre les mains de l'ennemi de sa patrie.

ne m'arrive rien d'indigne de vous, et que je ne sois pas réduit à supplier les autres; ce qui ne vous seroit pas honorable. Si vous êtes irrités contre moi sans retour, il me seroit plus avantageux de mourir; et vous devez croire que je le pense comme je le dis, que je ne me pare point de beaux sentimens, puisque je vous ai rendu maîtres de mon sort. Je n'ai pas fui le jugement; je n'ai voulu ni trahir la vérité, ni me soustraire à l'autorité d'aucun de vous; je me suis livré à vos décisions, persuadé que ceux dont j'ai obtenu toutes mes distinctions et tous mes avantages devoient pouvoir, s'ils le vouloient, commettre une faute à mon égard. Mais puisque heureusement une fortune plus juste, surmontant les injustices de l'autre, vous a permis de délibérer deux fois sur la même affaire,

et de revenir sur une sentence qui n'est pas irrévocable, sauvez-moi, Athéniens, je vous en conjure; rendez en ma faveur une sentence plus digne de vous et de moi. Loin de trouver que j'ai commis un crime dans toute ma vie, ou que je mérite de périr ou d'être diffamé, vous verrez que je suis affectionné pour le peuple autant qu'il est possible de l'être (je ne me donnerai pas d'autre éloge) et qu'il n'est aucun de mes contemporains qui ait plus fait pour vous, qui vous ait donné de plus fortes preuves d'attachement. Qu'on ne s'imagine point que ce soit par lâcheté, ou par quelque motif bas et honteux, que j'ai déploré mon sort dans toute cette lettre : mais tout ce qui peut autoriser un homme à se livrer sans réserve à la douleur, je l'éprouve malheureusement aujourd'hui. L'af-

fliction, les larmes, le desir de vous revoir, de revoir la patrie, la pensée de ce que j'ai souffert; voilà ce qui me fait déplorer mon sort. Jugez de mon abattement comme vous devez, vous verrez que, dans toutes mes démarches pour vous, je n'ai montré ni foiblesse, ni lâcheté. Voilà ce que je vous dis à tous, Athéniens; je vais dire un mot dans cette même lettre pour mes ennemis particuliers. Dans tout ce qu'ils ont fait, abusant de votre ignorance, je suppose qu'ils ont eu dessein de vous servir, et je ne leur en fais pas un crime; mais à présent que vous êtes instruits, si, n'inquiétant plus les autres, ils cessent aussi de me poursuivre, ils feront bien; s'ils s'obstinent à me persécuter, je vous prie de m'être favorables, et de ne pas souffrir que leur haine prévale sur votre bienveillance pour moi. Je

vous recommande à la protection des Dieux. »

VALINCOUR.

Démosthène ne parloit pas différemment à la tribune. Sa lettre est écrite dans le style de ses discours. Il est difficile de voir rien de plus persuasif, de plus éloquent ; et si ce n'est pas là tout-à-fait le genre épistolaire de particulier à particulier, il faut convenir cependant que, cette lettre s'adressant à tout un peuple et à ses magistrats, l'auteur a pu s'élever avec son sujet ; et je le proposerois aujourd'hui pour modèle à tout homme qui, tombé dans les mêmes malheurs, auroit à fléchir les mêmes juges.

ALFRED.

Je serois curieux, à présent, de savoir si Démosthène emploie le

même style dans ses lettres à ses amis ?

VALINCOUR.

Tu peux en juger par la seule lettre, en ce genre, qui se trouve dans son recueil, et qu'il avoit écrite à un de ses concitoyens, long-temps avant son exil, et lorsqu'il débutoit à peine dans la carrière de l'éloquence.

Démosthène à Héracliodore : salut.

« Je ne sais si je dois croire, ou » non, ce que m'annonce Ménécrate. » Il me dit qu'Eratus a dénoncé Epi- » time, qu'il l'a traîné en prison, » et que vous, Héracliodore, vous » plaidez contre lui, vous êtes le plus » ardent de ses persécuteurs. Je vous » en prie, au nom de Jupiter-Hospi- » talier et de tous les dieux, ne me » causez aucune peine, aucune afflic- » tion. Vous le savez; outre que j'ai » fort à cœur le salut d'Epitime, je

» regarderois comme un grand mal-
» heur pour moi qu'il lui arrivât quel-
» que disgrace, et que vous en fus-
» siez la cause : j'en rougirois devant
» les personnes qui savent le bien que
» je disois de vous à tout le monde.
» Je me croyois fondé à en dire, non
» que je vous eusse fréquenté ; mais
» je voyois que vous jouissiez de l'es-
» time publique ; que vous aviez acquis
» de la science, et à une école qui
» véritablement ne connoît ni les in-
» trigues, ni les artifices de l'ambi-
» tion et de la cupidité, qui rapporte
» tout au souverain bien et à la sou-
» veraine justice. C'est un crime,
» selon moi, quand on est élevé à
» l'école de Platon, de ne pas avoir
» l'imposture en horreur, de ne pas
» être bon à l'égard de tous les hom-
» mes. Ce qui me seroit encore infi-
» niment désagréable, c'est qu'après

» m'être porté d'affection pour vous,
» je fusse contraint de changer à
» votre égard. Quand je ne parlerois
» point de vos procédés, que je n'at-
» tendois pas de vous, et qui annon-
» cent du mépris pour ma personne,
» la chose n'en seroit pas moins réelle.
» Si vous faites de moi peu de cas,
» parce que je ne suis pas encore des
» premiers de la ville, faites attention
» que vous avez été jeune, et dans
» l'âge où je suis maintenant. C'est
» votre administration qui vous a fait
» ce que vous êtes; peut-être obtien-
» drai-je aussi cet avantage: ayant du
» zèle, je pourrai réussir, si la for-
» tune me seconde. Il n'est rien de
» plus beau que de placer à propos
» un bienfait; je vous le demande
» pour moi-même. Ne vous laissez
» conduire ni gagner par ceux qui ont
» moins de sagesse que vous; amenez-

» les plutôt à vos sentimens. Faites
» en sorte que je vous trouve fidèle à
» tous les engagemens de l'amitié ;
» qu'Epitime soit sauvé et tiré du
» péril. Je reviendrai dans le temps
» où vous me marquerez que je dois
» revenir. Faites-le moi savoir par
» lettre ; faites-moi connoître vos in-
» tentions comme à un ami. Adieu. »

JENNY.

J'aime beaucoup cette lettre-là. Si l'on dit que ce genre d'écrire est celui d'un orateur, qu'importe, si le but est rempli, si Démosthène n'omet rien en écrivant pour obtenir de son ami l'effet de sa demande. Il me semble qu'il est impossible d'écrire avec plus d'art. Le blâme, la louange, l'exhortation, les sentimens d'estime, d'amitié, de reconnoissance, de vertu, l'estime de soi, d'autrui, tout ce qui peut faire impression sur

l'esprit ou le cœur d'Héracliodore, est mis en usage dans cette lettre en faveur d'Epitime.

VALINCOUR.

Cela n'empêche point que cette lettre ne soit un peu trop dans le style oratoire. Les mêmes moyens de conviction pourroient s'y trouver avec un style plus simple. Mais ce défaut, je l'avoue, ne peut guère s'apercevoir dans une traduction, qui, sans égard pour les diverses nuances de style, ne nous rend que les pensées des auteurs et confond à nos yeux la manière de Démosthène avec celle d'Eschine, et nous permet à peine de distinguer entre ces deux styles et celui d'Isocrate.

DIALOGUE V.

Lettres d'Eschine.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

ESCHINE, l'auteur que l'on peut regarder sans contredit comme le meilleur épistolaire de l'ancienne Grèce, ne nous a laissé que douze lettres, parmi lesquelles il en est même trois (la septième et les deux dernières), qu'on peut croire supposées, et faites après coup par quelque sophiste ou rhéteur.

Eschine et Démosthène, ces deux grands hommes, si bien faits l'un et l'autre pour connoître tout leur prix,

payèrent à l'humanité le déplorable tribut d'un jalousie mutuelle.

Démosthène l'emportoit sur son rival par son éloquence. C'est ce qu'Eschine ne pouvoit guère se dissimuler à lui-même. De-là, ses torts envers celui dont les succès toujours croissans humilioient son amour-propre. Il n'est pas sûr aussi que Démosthène n'ait pas eu des torts à son égard. Quoi qu'il en soit, Eschine ayant accusé Ctésiphon, ou plutôt son rival, dans la personne de Ctésiphon, et n'ayant pas obtenu la cinquième partie des suffrages, fut condamné à l'exil, et se retira à Rhodes, d'où il écrivit les lettres qui nous restent de lui. Vous remarquerez à cet égard, mes chers amis, que c'est au malheur, presque inséparablement attaché aux pas des grands

grands hommes, que ceux-ci doivent l'augmentation de leur gloire.

ALFRED.

Ceux-ci n'en auroient pas été moins bons orateurs sans leur exil.

VALINCOUR.

Mais ils ne seroient pas aujourd'hui connus de vous sous les rapports d'auteurs épistolaires; il ne nous resteroit d'eux aucune de leurs lettres.

ALFRED.

Je l'avoue.

VALINCOUR.

Autre réflexion extrêmement importante : c'est que tous ces grands hommes, auxquels on peut bien reprocher quelques fautes inséparables de l'humaine foiblesse, ont eu soin de ne nous transmettre dans leurs

lettres que des principes également avoués de la raison et de la vertu.

ADOLPHE.

Nous ne pouvons en juger que par celles de leurs lettres qui nous sont parvenues, et c'est le plus petit nombre.

VALINCOUR.

Ces lettres peuvent nous cautionner toute leur correspondance; la sagesse dont ils y font profession, semble leur défendre toute variation dans leur morale. Mais supposât-on que toutes leurs lettres n'eussent point été marquées au même caractère d'honnêteté, ce que rien ne peut nous permettre de supposer, j'en tirerois cette autre conséquence mémorable; c'est que l'équitable postérité auroit fait justice de leurs productions moins dignes d'être

conservées; c'est que les seuls ouvrages avoués par la vertu sont dignes de survivre à leur auteur; c'est enfin que, pour arriver à la solide gloire des lettres, des sciences ou des arts, on doit avant tout en relever la fin par le motif, et n'y chercher l'agréable qu'en vue de l'utile. L'étude cultivée dans d'autres vues, telle, par exemple, que celle de flatter les passions des hommes, et de s'attirer ainsi les vains applaudissemens de la multitude, est une des plus déplorables calamités de notre nature, et une des sources les plus funestes de tous nos vices sociaux. Mais je m'éloigne de mon sujet, mes chers amis, et ne m'apperçois pas qu'en m'arrêtant à ces idées morales, je me rends inintelligible à plusieurs de vous. Je reviens donc à Eschine. Je ne voulois d'abord vous priver d'aucune de ses

lettres ; mais comme je crains que le sujet n'ait rien de fort attrayant pour vous, je fixerai votre choix aux trois ou quatre premières.

La première lettre est adressée à Philocrate, et renferme quelques particularités sur le voyage que fit Eschine d'Athènes à Rhodes. Le Philocrate auquel il écrit, n'est pas celui dont il est beaucoup parlé dans ses discours et dans ceux de Démosthène. Ce Philocrate avoit été exilé, et nous ne voyons nulle part qu'il ait été rappelé de son exil.

A PHILOCRATE.

« Étant parti le soir de Munichie, » un vent favorable nous porta, le lendemain, sur le midi, à Corresse, » ville des Céiens. Là, nous nous arrêtâmes neuf jours, car le vent étoit » contraire ; et nous étant remis en

» mer, nous arrivâmes à Délos avec
» le lever du soleil. Les Déliens étoient
» attaqués d'un maladie contagieuse.
» Leurs visages étoient remplis de ta-
» ches blanches, leurs cheveux s'é-
» toient blanchis, leurs cous et leurs
» poitrines étoient enflés; du reste, ils
» n'avoient pas de fièvre, il ne ressen-
» toient pas de grandes douleurs : il
» n'y avoit aucun changement dans les
» autres parties du corps. Ils attri-
» buoient cette calamité à la colère
» d'Apollon, et ils croyoient que ce
» Dieu leur avoit envoyé cette mala-
» die, parce qu'un homme de distinc-
» tion avoit été enterré dans leur île,
» contre l'usage (1).

(1) L'histoire confirme cette particularité rapportée par Eschine : nous y voyons qu'il étoit défendu à Delos d'enterrer les morts dans l'île.

» Pour nous, comme si nous eus-
» sions été jetés dans un pays inconnu
» ou dans une île de l'Océan atlan-
» tique (1), et que nous eussions vu
» tout-à-coup des hommes d'un teint
» extraordinaire, nous nous enfuîmes
» la nuit, nous demandant les uns aux
» autres, dans le cours de la naviga-
» tion, si chacun avoit le teint et les
» cheveux qu'il avoit apportés de sa
» ville. Il survint un orage, et un vent
» violent, qui nous emporta par-delà
» l'île de Crète, près de Psamathon-
» te (2). Nous étions vis-à-vis de cette
» ville; nous fûmes repoussés par un
» vent de Lybie, et reportés au même
» endroit par un vent de septentrion.

(1) Suivant les anciens, cette mer étoit remplie de prodiges et de choses extraordinaires.

(2) Ville de Laconie.

» Nous restâmes cinq jours sur mer, » après lesquels nous abordâmes à » Athrone; et cela, pour nous apprendre à rester tranquilles et à ne pas » nous embarrasser si un citoyen, » dans sa patrie, étoit couronné, ou » non, contre les loix. De-là, après » quatre jours nous arrivâmes à un port » de Rhodes. Me trouvant incommodé » de l'asthme, je séjournai dans cet » endroit; et comme mon indisposition » ne diminuoit point, je passai à Rhodes, qui sembla sourire à mon arrivée; car aussitôt que j'y fus entré, je » me portai beaucoup mieux. Voilà jusqu'à present ce que j'avois à vous » dire. Lorsqu'il m'arrivera quelque » chose de nouveau, je vous en ferai » part. Soyez heureux, et n'attaquez » ni plus foible ni plus puissant que » vous. »

Deuxième Lettre.

Cette lettre est adressée à Ctésiphon, l'auteur du décret qui couronnoit Démosthène : apparemment que Ctésiphon, voyant Eschine condamné, avoit senti la compassion succéder dans son cœur à la haine, et que dans un transport de générosité, il lui avoit fait, à son départ, des offres de service. Eschine lui écrit, et se plaint de ce que, malgré ses offres, il le déchire en son absence, et que même il le persécute dans la personne de ses parens.

A Cthésiphon.

« Nicostrate, mon oncle maternel,
» m'a écrit que vous le persécutiez sans
» ménagement, et que vous me re-
» prochiez ma disgrace dont vous êtes
» l'auteur. Je ne conçois pas dans quels
» sentimens vous me teniez, à mon

» départ, des discours qui me persua-
« doient que vous parliez avec sincé-
» rité, que votre cœur étoit d'accord
» avec votre bouche. Je vous croyois
» d'autant plus, que mon infortune me
» paroissoit peu digne de compassion,
» même pour des ennemis, et que
» d'ailleurs je vous voyois un air triste
» et affligé, presque les larmes aux
» yeux. Aussi recommandé-je à quel-
» ques-uns de mes proches de s'adres-
» ser à vous, s'ils avoient besoin de
» quelque chose; je les assurai qu'ils
» n'essuieroient aucun refus. Moi-mê-
» me, je vous ai souvent écrit pour
» réclamer vos services à Athènes; et
» maintenant que je ne vous porte au-
» cun ombrage, que je ne vous in-
» quiète ni vous, ni personne, vous
» cherchez à me nuire. Sans faire
» attention ni aux caprices de la for-

» tune, ni à l'incertitude des événe-
» mens humains, vous recommencez
» contre moi le combat, lorsque je suis
» banni de ma patrie, que je suis privé
» de tous mes droits, de ma ville, de
» mes concitoyens, de mes amis. Le
» mal que vous dites de moi, en mon
» absence, pourroit fort bien vous
» rendre odieux, et montrer en vous
» un homme qui se porte à décrier un
» mort dans une ville, où règne tant
» de douceur et de politesse. On n'au-
» ra point de moi une plus mauvaise
» opinion, parce que vous m'invecti-
» verez en mon absence; on plaindra
» seulement mon malheur; on me ju-
» gera plus digne de pitié. Il étoit un
» temps où j'aurois pu vous tenir tête;
» mais aujourd'hui, je ne veux plus
» parler pour moi, ni même entendre
» les invectives de mes ennemis,

» Insulter un vieillard tranquille, qui
» n'a aucune espérance de pouvoir ja-
» mais repousser l'injure, qui n'a de
» ressource qu'en vous autres, qui ne
» pouvez plus vous sauver vous-mê-
» mes (1); n'est-ce pas le comble de
» la honte? Au nom de Dieu, Ctesi-
» phon, quand vous auriez la plus
» grande envie de me chagriner, que
» nul de mes maux n'auroit assouvi
» votre ressentiment, ne vous char-
» gez pas d'une telle infamie, vous et
» vos enfans, que vous élevez, sans
» doute, dans l'espoir de trouver en
» eux le soutien de votre vieillesse.
» Souvenez-vous qu'Eschine n'a ja-
» mais pensé qu'il seroit réduit à la
» situation où il se trouve, non plus

(1) Athènes avoit alors bien de la peine à se défendre contre les Macédoniens qui cherchoient à l'opprimer.

» que tant d'autres qui jouissoient de
» plus d'autorité que vous, qui étoient
» plus distingés que vous et moi. »

Troisième Lettre.

Cette lettre, ainsi que la suivante, ne porte pas le nom de celui auquel elle est adressée. On voit dans celle-ci la principale raison qui console Eschine dans sa disgrace.

« Il arrive, pour l'ordinaire, que
» ceux qui sont exilés injustement,
» sollicitent leur rappel; et, s'ils ne
» l'obtiennent pas, ils déclament con-
» tre leur patrie, et se plaignent d'en
» être maltraités. Pour moi, tombé
» dans une disgrace que ne devoit pas
» me faire craindre ma conduite dans
» le gouvernement, quoique con-
» damné moi-même en accusant les
» autres, je ressens quelque peine,

comme

» comme cela est naturel, mais nulle
» indignation. Je n'ai point la folie de
» croire qu'Eschine, fils d'Atromète,
» qui est exilé, qui essuie un traite-
» ment fort commun dans Athènes,
» doive être indigné contre une ville
» qui a banni Thémistocle, le libéra-
» teur de la Grèce; contre une ville
» où Miltiade (1) est mort en prison,
» chargé d'années, parce qu'il étoit
» redevable au trésor d'une somme
» légère. Mais je pense qu'il sera
» vraiment honorable pour moi, chez
» la postérité, d'avoir reçu le même
» affront que ces grands hommes,

(1) Miltiade connu par la victoire remportée à Marathon contre les Perses. Ses envieux le firent condamner à une amende de cinquante talens. Ne pouvant la payer, il fut mis en prison, et il y mourut, à la honte de sa patrie.

» d'avoir été jugé digne d'éprouver » le même sort. »

Quatrième Lettre.
[Cinquième dans le Recueil.]

Dans cette lettre, Eschine expose la manière obligeante, dont il a été accueilli par Cléocrate. Il fait l'éloge de la sagesse de ce même Cléocrate ; il se trouve heureux de vivre avec un tel homme : cependant il ne peut dissimuler que son exil lui cause quelque peine.

« Juliade, sur lequel vous comptiez » le plus, n'étoit pas à Rhodes à mon » arrivée. Il étoit à Linde (1); et, à » son retour, il ne m'a pas merveil- » leusement accueilli : il ne m'a fait

(1) Linde, Camire et d'autres endroits voisins de Rhodes, étoient ce que nous appelerions la banlieue de cette ville.

» que la politesse commune de m'en-
» voyer demander si j'avois besoin de
» quelque chose. Pour Cléocrate, je
» ne pourrois assurément vous mar-
» quer toutes les attentions qu'il a
» eues vis-à-vis de moi. Il m'a fait
» donner par la ville une maison et
» une terre à Camire ; il m'a fourni
» lui-même des provisions suffisantes
» pour une année, et non-seulement
» à moi, mais encore à Theutras et
» à Oplistie (1). Quoique les denrées
» de ce pays soient inférieures, pour
» la plupart, à celles d'Athènes,
» telles que l'huile et le miel, elles
» sont néanmoins assez bonnes pour
» qu'on puisse se passer des produc-
» tions de l'Attique. Le vin est beau-

(1) C'étoient, sans doute, des amis ou des parens d'Eschine, qui l'avoient accompagné dans son exil.

» coup meilleur que le vôtre. Il m'a
» aussi envoyé de la pâtisserie faite
» de pignons, de farine et d'épice,
» dont je vous ai fait part. Voilà ce
» que j'ai reçu de lui, et du bled en
» si grande quantité, que je pourrois
» en nourrir avec moi tous les Cotho-
» cides (1). Il a ajouté encore bien
» des présens de cette nature, que je
» ne vous marquerai pas, dans la
» crainte de paroître entrer dans des
» détails minutieux. Faire grand cas
» de trop petites choses, c'est la mar-
» que, je le sais, d'un petit esprit,
» d'un homme ridicule. J'avoue, tou-
» tefois, que je suis fort sensible aux
» moindres marques d'amitié. Je ne
» puis taire, par exemple, que Cléo-
» crate nous fournit d'excellens mor-

(1) Les citoyens du bourg de Cothoce, dont étoit Eschine.

» ceaux de sanglier et de chèvre sau-
» vage. De plus, il est lui-même tous
» les jours avec moi; il me commu-
» nique sa sagesse, qui est bien supé-
» rieure à la mienne. Ce que j'ai appris
» par le malheur, il l'évite par de sages
» précautions, instruit par la raison,
» et non, comme les insensés, par
» l'expérience. Il ne se mêle pas du
» gouvernement. Enfin, le seul Cleo-
» crate me tient lieu de toutes les au-
» tres villes, de tous les autres hom-
» mes. Je dis plus encore, ma dis-
» grace me plaît infiniment; et il me
» paroît que c'est commencer à vivre,
» que d'être dégagé de toute adminis-
» tration publique. Oui, je suis si
» satisfait de ma situation présente,
» qu'il me semble que je suis délivré
» de la passion de gouverner l'état,
» comme d'un maître dur et féroce;

» ainsi que Sophocle, déjà vieux, le
» disoit, à ce qu'on rapporte, d'une
» autre passion. Lors donc que la rai-
» son domine, je me trouve très-
» heureux par mon exil : je vais même
» quelquefois jusqu'à savoir gré à Dé-
» mosthène de ses invectives et de ses
» bons mots, qui n'ont jamais fait
» rire que Ctésiphon. Mais quand je
» pense à mes amis d'Athènes, à mes
» proches, aux assemblées, au bourg
» de Colyte, où j'ai demeuré qua-
» rante-cinq ans, à ma terre d'Halès,
» aux entretiens agréables que j'y ai
» eus avec vous et avec Philimes,
» tout mon sang se trouble, et reflue
» d'un autre côté : mais mettons des
» bornes à nos larmes. Vous, soyez
» heureux. Evitez les affaires, évitez
» Leptine ; il est notre ennemi ; et,
» d'ailleurs, il est tel, qu'il n'y a point

» de gloire à l'emporter sur lui, et
» qu'il y auroit beaucoup de honte à
» en être vaincu. Si vous vous ren-
» contrez, par hasard, ensemble, et
» qu'il parle contre moi, tâchez de
» vous taire, si vous pouvez, et de
» rire ; un personnage aussi odieux
» que ridicule, est assez puni d'être
» jugé par tout le monde. Si vous ne
» craignez pas trop la mer, venez me
» trouver ; vous vous en retournerez
» quand vous m'aurez procuré le plai-
» sir de vous voir. »

DIALOGUE VI.

Lettres d'Isocrate.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

ISOCRATE, à qui Fénélon (1) dispute le titre d'orateur vraiment éloquent, a du moins le mérite incontestable d'avoir enseigné la morale de la vertu dans tous ses ouvrages. Ses lettres sont une suite de sages conseils, et d'utiles avis qu'il donne à des monarques et à des princes; le style en est toujours sérieux, et presque aussi soutenu que celui de ses discours.

(1) Dial. de l'éloquence.

JENNY.

Isocrate nous a-t-il laissé beaucoup de lettres?

VALINCOUR.

Le même nombre qu'Eschine; c'est-à-dire, neuf; car il ne faut pas le regarder comme l'auteur d'une dixième lettre qu'on lui attribue, écrite d'un ton dur et impoli, qui n'est pas le sien.

CHARLES.

Son ton ne me paroit pas, en général, très-insinuant.

VALINCOUR.

Il parle librement et avec franchise. Les philosophes et les orateurs grecs se piquoient de parler ainsi, sur-tout à l'égard des rois et des princes, dont ils se regardoient comme les égaux, ou même comme les supérieurs. Isocrate néanmoins est franc dans son discours, sans insulter aux personnages

auxquels il écrit. On peut en juger par ses cinq lettres à Philippe, roi de Macédoine, et par les avis qu'il donne directement au jeune Alexandre, et qui ne manquent pas d'urbanité. Je bornerai mes citations à cette dernière lettre.

Isocrate à Alexandre : salut.

« En écrivant au roi votre père, il » seroit, sans doute, peu honnête de » vous oublier : je ne dois pas man- » quer cette occasion de vous écrire. » J'entends dire à tout le monde, que » vous avez un caractère doux ; que » vous cultivez les sciences avec toute » l'ardeur de quelqu'un qui en sent le » prix ; que vous aimez la ville d'A- » thènes ; que, parmi nos citoyens (1),

(1) Les Athéniens étoient fort considérés pour leur esprit et pour leurs lumières. Les princes et les monarques recherchoient

» vous goûtez, non ceux qui ont né-
» gligé de se faire des principes, et
» qui ont des inclinations perverses,
» mais ceux que vous ne vous repen-
» tirez jamais d'avoir fréquentés, que
» vous pouvez, sans risque, entre-
» tenir de vos affaires, en un mot,
» auxquels doit s'attacher un homme
» raisonnable. On me rapporte encore
» que vous ne dédaignez aucune partie
» des sciences, pas même la dialecti-
» que, quoique vous pensiez qu'elle
» n'est faite que pour les disputes de
» l'école, et qu'elle ne convient ni à
» un chef de république, ni à un mo-
» narque. Vous préférez, dit-on, à

leur société, et ambitionnoient leur estime. On sait le mot du même Alexandre au milieu de ses expéditions : *O Athéniens ! qu'il m'en coûte pour me faire estimer de vous !*

» toute autre étude celle de l'élo-
» quence, qui sert en même temps à
» régler les affaires particulières, et
» à délibérer sur les intérêts publics.
» Il me semble donc déjà vous voir
» diriger la conduite des peuples par
» des principes sûrs et invariables ;
» distinguer avec un jugement droit
» ce qui est juste et honnête, et ce
» qui ne l'est pas ; distribuer avec
» équité les punitions et les récom-
» penses. Non, vous ne pouviez rien
» faire de mieux que de vous livrer à
» une pareille étude : par là, vous
» faites espérer au monde, ainsi qu'au
» roi votre père, que si, en avançant
» en âge, vous persistez dans ses
» goûts, vous surpasserez les autres
» hommes en sagesse, autant qu'il les
» surpasse en puissance. »

Fin du Tome premier.

TABLE

DES DIALOGUES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PRÉFACE. Page 7

RREMIÈRE PARTIE.

DIALOGUE I. *Importance de l'Art épistolaire.* 11

DIALOGUE II. *De quelques Règles de goût et de style.* 19

DIALOGUE III. *De deux règles importantes de l'Art épistolaire.* 32

DIALOGUE IV. *Du style qui convient aux Lettres ; nécessité d'étudier les bons modeles.* 40

DIALOGUE V. *Leçons de goût et de sentiment.* Pag. 51

DIALOGUE VI. *Qu'il faut travailler les Lettres avec soin ; et comment ce précepte doit être entendu.* 59

DIALOGUE VII. *De l'avantage de la composition journalière pour se former au genre épistolaire.* 69

DIALOGUE VIII. *Que l'étude des belles-lettres, sciences et arts, sert à la perfection du genre épistolaire.* 82

DIALOGUE IX. *Utilité du concours de plusieurs Élèves dans l'exercice du genre épistolaire.* 92

DIALOGUE X. *Concours de plusieurs Élèves dans l'exercice du genre épistolaire.* 97

DIALOGUE XI. *Exemple d'un concours dans l'exercice du genre épistolaire.* 105

DIALOGUE XII. *Sur les égards dûs aux personnes auxquelles on écrit.* Pag. 133

DIALOGUE XIII. *Comment il faut commencer et finir les lettres.* 143

DIALOGUE XIV. *Du cérémonial des Lettres.* 151

DIALOGUE XV. *Suite du précédent.* 172

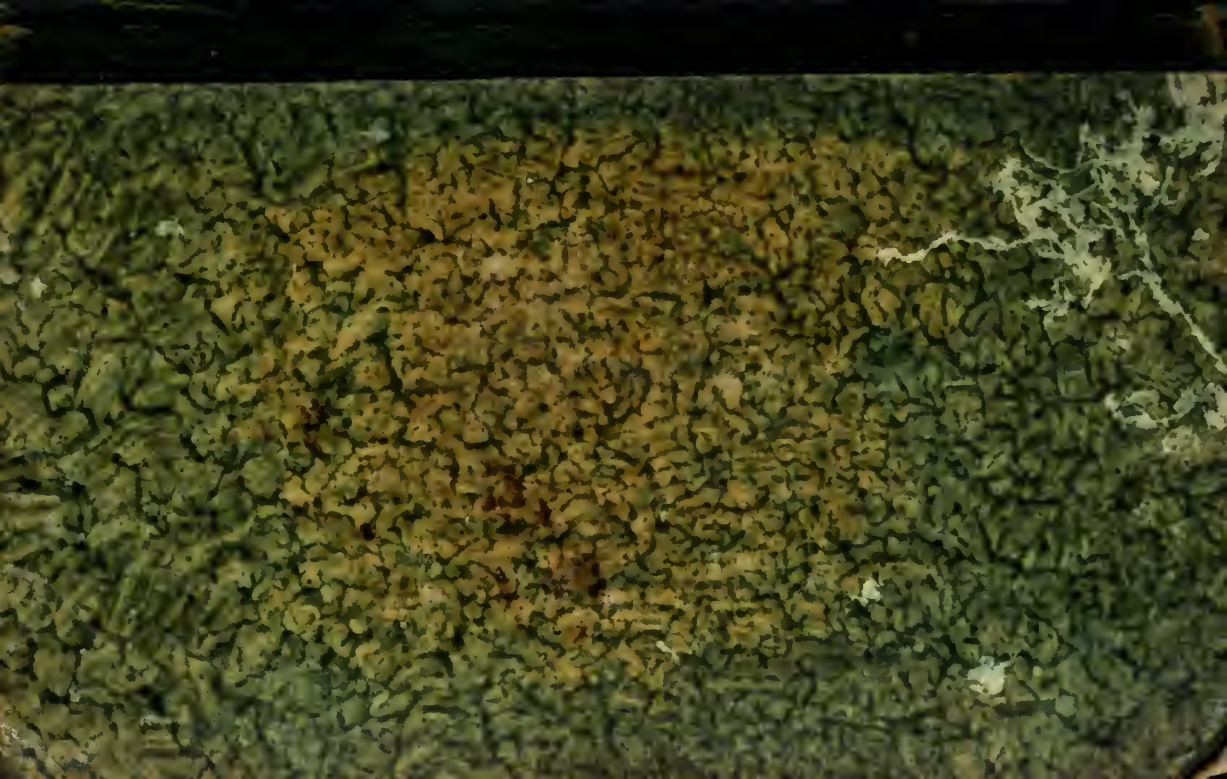
DIALOGUE XVI. *Des Lettres philosophiques, morales et en vers ; des Lettres de romans, et autres, etc.* 194

SECONDE PARTIE.

DIALOGUE I. *De l'invention du genre épistolaire.* 200

DIALOGUE II. *Lettres des anciens Philosophes Grecs.* 211

DIALOGUE III. *Les Lettres de Platon.* 240

DIALOGUE IV. *Lettres de Démosthène et d'Eschine.* Pag. 272
DIALOGUE V. *Lettres d'Eschine; Suite.* 299
DIALOGUE VI. *Lettres d'Isocrate.* 320

Fin de la Table du premier Volume.